Le Monde
# Des Livres
Vendredi 24 novembre 2006

# ALICE ET PETER PAN LA VRAIE HISTOIRE

Ces deux héros de la littérature anglaise sont les invités du 22e Salon du livre de jeunesse de Montreuil. Dossier. Pages 5 à 8.

PAT ANDREA
POUR « LE MONDE »

## Erri De Luca

L'écrivain italien publie quatre livres, dont une magnifique méditation sur l'alpinisme et des lectures de la Bible. Littératures. Page 2.

## José Saramago

Rencontre avec l'écrivain portugais, Prix Nobel de littérature en 1998, auteur d'une nouvelle fable politique et critique sur la démocratie. Page 12.

### Nazisme

Le témoignage poignant d'« Une femme à Berlin » lors de l'effondrement du Reich ; Les « chasseurs noirs » de Christian Ingrao. Essais. Page 9.

### Bertrand Poirot-Delpech

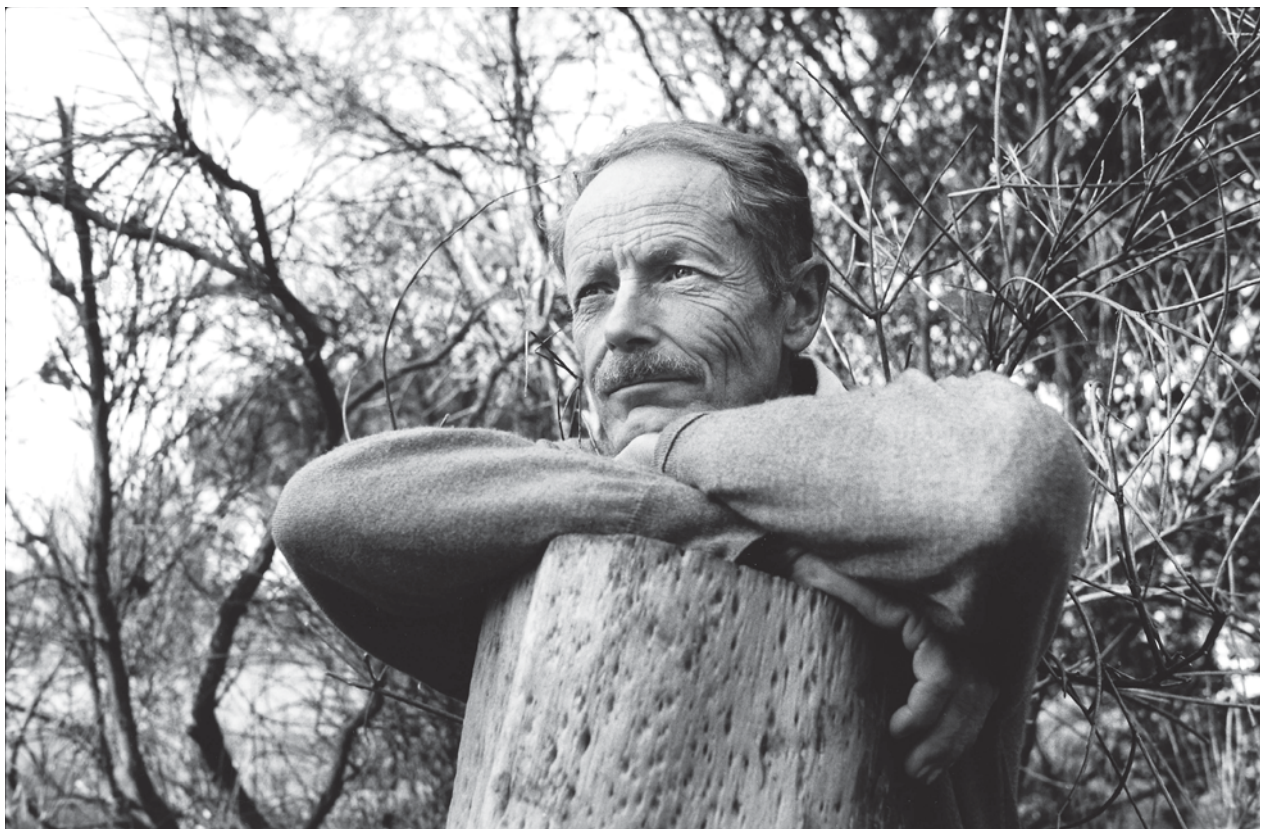
En souvenir de notre ami disparu le 14 novembre, nous publions sa nécrologie d'André Malraux, mort il y a trente ans, ainsi qu'un hommage de François Bott. Page 11.

### Livres de Poche

Robert Redeker a relu l'essai de Pierre Manent sur Tocqueville et la démocratie ; Plusieurs publications autour de Tintin et Hergé. Page 10.

# Erri De Luca, l'exil et le sommet

## L'écrivain italien, en même temps que deux livres sur la Bible et un texte accompagnant des photographies de François-Marie Banier, publie une magnifique méditation à deux voix sur l'alpinisme



**Erri De Luca, février 2006.** DANILO DE MARCO

La lecture de la Bible et la pratique de l'escalade ont un point commun : les deux activités ne se limitent pas à elles-mêmes, mais révèlent une dimension intérieure dont le pratiquant n'avait pas, avant de commencer, la claire conscience. L'Ecriture sainte dispense à celui qui la médite des leçons de sagesse ou de foi : de vie. La montagne enseigne une ascèse du corps et de l'esprit : une économie de vie. Dans les deux cas, il s'agit de considérer et de désirer atteindre ou approcher un bien placé au-dessus de soi.

Erri De Luca a décidé, il y a longtemps, de se mettre à ces deux écoles. Pour la première, il n'était héritier de rien, n'appartenait à aucune lignée d'exégètes, ne se reconnaissait dans aucune religion, sinon celle qu'il se faisait lui-même du Livre. Pour la seconde, c'est un peu différent. A la fin de ce récit, *Sur la trace de Nives*, il parle de son père, Aldo, qui *« a été soldat dans le corps des alpins pendant la seconde guerre mondiale »*. *« La guerre fut pour lui l'occasion de rencontrer les montagnes »*, raconte Erri De Luca. Puis, à 40 ans, *« un premier infarctus lui interdit les montagnes »*. Un peu plus tard, il est aveugle et ne peut que se souvenir des hauteurs qui sont devant lui. *« J'ai écrit les livres qu'il n'a pas écrits, j'ai escaladé les montagnes qu'il aurait voulu escalader. Je suis son fils parce que j'ai hérité de ses désirs.* (...) *Quand j'écris, je chuchote parce que je pense qu'il est resté aveugle même là où il est, et qu'il n'arrive pas à lire la page derrière mon épaule. Il aimait les histoires et je suis encore là pour les lui raconter. »*

**SUR LA TRACE DE NIVES (Sulla traccia di Nives)**
d'Erri De Luca.
Traduit de l'italien par Danièle Valin, Gallimard, 132 p., 13,90 €.

Nives Meroi est une célèbre alpiniste italienne qu'Erri De Luca accompagna dans l'une de ses expéditions himalayennes. Mais c'est moins le récit d'une ascension – il n'y a aucune précision de lieu ou de date – que d'une conversation à flanc de montagne, là où l'oxygène est rare, un échange de paroles et de pensées qui a pour thème cette pratique gratuite et dangereuse : l'alpinisme.

Décrit de cette manière, le livre d'Erri De Luca risque d'apparaître comme une construction mentale gratuite. Or il n'en est rien : à chaque page, à tous les instants de cet échange signalé par deux initiales – « N » pour Nives, « E » pour Erri – et par de discrètes têtes de chapitre, le récit brille d'une évidence immédiate. C'est bien sûr de sagesse qu'il s'agit, mais pas celle que posséderait un maître autoproclamé. Gravir, c'est avancer en connaissance. C'est surtout être surpris de cette connaissance qui est accordée comme peut l'être, spirituellement, la grâce.

### Question perpétuelle

Les deux protagonistes, s'ils ont des points de vue sensiblement différents, ne s'affrontent pas. Ils parlent, mesurant leur parole, la conformant à la rareté de l'air respirable. La différence des sexes ne détermine, ici, aucune parade destinée à impressionner l'autre. Sous une tente, dans la neige, le silence et le froid, il n'est pas temps de se quereller, d'affirmer une primauté, de dénigrer son prochain, de prendre le pouvoir. Ce que Nives tend à son interlocuteur, compagnon d'escalade, écrivain des hauteurs qui a *« faim de montagnes »*, c'est moins un savoir qu'une question perpétuelle, celle que pose l'exercice même de l'alpinisme : *« J'ignore ce qu'est pour un prisonnier le jour de la fin de sa peine, ce qu'est pour un malade la venue de l'aube, ce qu'est pour un écrivain le dernier mot de son livre, mais je crois que tout ça doit ressembler au sommet, la promesse tenue à l'enfant qui trépigne en chacun de nous. »* Elle dit aussi : *« Plus je suis sans défense, plus j'acquiers de l'assurance. »*

Parfois cependant, Nives reprend son compagnon qui éprouve le sentiment d'un exil : *« Tu es trop radical,* le tance-t-elle, *tu te définis comme un intrus, à présent même ton souffle ne t'appartient pas, mais enfin tu y habites sur cette terre, comme tout le monde tu as droit à y être en tant que locataire et non pas en tant que réfugié... »* A 6 000 mètres d'altitude, une femme tente de consoler un homme qui se sent étranger. Et lui répond : *« Merci du droit de citoyenneté, mais je ne peux l'accepter. Je ne suis pas un réfugié, tu as raison. Je suis un invité, une place ajoutée à table, à quitter à temps, avant d'être prié de sortir. Et je suis un passant de surface. Je n'ai jamais aimé les profondeurs, jamais pratiqué la spéléologie, l'alpinisme à l'envers qui descend dans la terre... »*

Il faudrait s'arrêter sur toutes les pages de ce livre bref, étrange et miraculeux et sur les interrogations qu'à chaque moment il soulève. Pas de sérénité au rabais pourtant. Pas de message occulte ou de symbolisme suspect. Encore moins de religiosité de contrebande. A quoi ressemble et correspond ce sommet, objet d'une convoitise déraisonnable ? D'où vient cette connaissance qui se tisse sans fanfare, presque sans mot ? Pourquoi, soudain, la parole semble si simple et si simplement vraie ? Qu'est-ce qui nous empêche de trouver une demeure permanente dans cette simple vérité ? Après quel trésor invisible court-on au risque de sa vie ?

C'est sur les morts en montagne sans doute que ce livre est le plus éloquent : *« La montagne n'est pas un monstre qui tue, j'ai le sentiment au contraire qu'elle souffre de blessures pour chaque vie qui se perd en elle. Les avalanches qu'elle n'a pu retenir, les volées de pierres qui ont sauté en bas : il existe une douleur de la montagne, et son dédommagement qui vient en aide à d'autres alpinistes.* (...) *Les vies perdues sur elle font partie de ses blessures et elle les rembourse quand elle en sauve d'autres... »*

*« En bas, dans les villes, les mots sont de l'air vicié... »*, dit Nives. *« Ici, les mots vont de pair avec les faits, ils font couple. »* Quoi de plus émouvant, de plus juste que cette économie dont la montagne écrit la théorie et que l'homme tente, durant l'ascension, pas à pas, de transcrire ?

PATRICK KÉCHICHIAN

## « Une vie plus intense »

*Dans l'Ecriture sainte, la montagne est un poste frontière, où la divinité descend et où l'homme monte »*, écrit Erri De Luca dans *Sur la trace de Nives*. Plus loin, il rapproche le discours des Béatitudes de Jésus, prononcé du haut d'une montagne, de ce passage où Isaïe parle du *« haut et saint »* qui s'abaisse vers celui qui est *« humilié, opprimé »*. Il conclut : *« Là-haut, les priorités, les primautés, les joies marchent à l'envers. »*

*« Quand tu parles de l'Ecriture sainte,* lui répond Nives, *je m'aperçois qu'il s'agit d'une vie plus intense, concentrée, placée sous une plus grande pression, et j'ai envie de faire la comparaison physique avec la haute altitude. »*

Cette *« vie plus intense »*, si comparable à l'alpinisme, est donc attachée à la méditation de la Bible – libre de toute appartenance religieuse, mais proche cependant des lectures juives. Erri De Luca entretient ce commerce assidu avec le Livre depuis longtemps. Ses commentaires bibliques sont écrits avec soin, respect et rigueur, mais loin des disciplines théologiques établies.

Deux nouveaux livres, différents l'un de l'autre, appartiennent à cette veine : *Comme une langue au palais* rassemble des analyses de divers passages de la Bible, notamment sur les métiers dans les deux Testaments (Gallimard, « Arcades », 120 p., 13,90 €) et *Au nom de la mère*, un récit, un peu à la manière de Jean Grosjean, qui raconte, à la première personne, l'enfantement de Jésus par la Vierge Marie (Gallimard, 78 p., 7,90 €). Les deux livres sont traduits par Danièle Valin. ■

P. K.

*Erri De Luca accompagne, dans un autre ouvrage, des photographies de François-Marie Banier, sous le titre* Le Chanteur muet des rues. *Sensible au regard du photographe, il partage sa sympathie pour les humbles, les anonymes, les disgraciés de la vie et les malheureux que nous croisons dans les rues des villes (Gallimard, traduit par Danièle Valin, édité par Martin d'Orgeval, 90 p., 22,50 €).*

# Signol, Djian : deux générations de roman populaire

PARTI PRIS
JOSYANE SAVIGNEAU

Christian Signol est un maître du roman populaire rural et nostalgique. Dans ses grandes sagas, généralement en plusieurs tomes, il parle le plus souvent d'une France d'avant la télévision, du passage du XIXe siècle au XXe, d'un monde disparu, que ses lecteurs, descendants plus ou moins lointains des contemporains de ses héros, ont du plaisir à retrouver. Il sait évoquer, surtout dans ce Périgord qu'il affectionne, les paysages : rivières, champs, forêts... Il fait revivre des domaines et des fermes, des maîtres de forges, des propriétaires et des paysans pauvres, des destinées rythmées par les saisons, les moissons, les vendanges : un certain bonheur de la campagne, des sensations, des odeurs...

Philippe Djian est plutôt le romancier du XXe siècle finissant et de ses crises. En 2005, il a inauguré une nouvelle forme de roman populaire, avec sa série *Doggy Bag*, et ses « saisons », sur le mode des séries télévisées. Il vient de livrer la saison 3. Ici, pas de nostalgie. C'est le monde d'après la télévision et le miroir que Djian tend à ses lecteurs leur renvoie une image peu flatteuse : volonté de réussite sociale à tout prix, cynisme à tous les étages. Univers chaotique, familles recomposées, sexe obligatoire, même s'il est désastreux...

On pourrait croire que si l'on veut un peu de paix, de chaleur, d'humanité, il faut se réfugier chez Signol. Et que, pour se convaincre de vivre à une époque abominable, on préférera aller du côté de Djian.

On aurait tort, et il est passionnant de lire les deux, pour constater que, dans un environnement social et géographique différent, leurs héros respectifs, si opposés en apparence, affrontent des situations identiques : amours contrariées, conflits entre frères à cause d'une femme, accidents, deuils... Serait-ce simplement la reproduction des « aléas de la vie » ? On peut espérer qu'il n'en est rien et que chacun peut inventer, autrement, son existence. Mais ces péripéties sont, à coup sûr, qu'on explore le passé comme Signol ou le présent comme Djian, les ressorts du roman populaire, ce qui maintient l'intérêt du lecteur et impose de lire ces livres d'une traite.

Le nouveau Signol, *Les Dames de la Ferrière*, est le tome II des *Messieurs de Grandval*, récit d'un maître de forges du XIXe siècle, Fabien Grandval. Ici le narrateur est son petit-fils, Antoine Grandval, qui, vieil homme, au milieu des années 1970, se remémore l'histoire de sa famille. Tout commence en 1912, le grand-père Fabien est mort deux ans plus tôt et le petit Antoine a 8 ans. Il a deux frères aînés – Aurélien, 15 ans, et Grégoire, 12 ans –, un père maître de forges, comme le grand-père, et propriétaire terrien. Sa mère est morte en le mettant au monde, et il a été élevé par Mélinda, sa belle-mère, qu'il aime.

L'insouciance de l'enfance va le quitter très vite, avec la Grande Guerre, où meurent Aurélien et de nombreux hommes de la région, dont le père des deux filles de la métairie de La Ferrière, Laurine et Sabrina. Elles ont partagé leurs jeux d'enfants avec les fils du château, les Grandval. Laurine aime Antoine, mais Grégoire a décidé qu'elle était pour lui – l'aîné avec l'aînée – et que son frère devrait épouser Sabrina.

Jeune fille libre à une époque où elle n'est pas autorisée à l'être, Laurine s'enfuit à la veille du mariage. On pense qu'elle s'est suicidée. Antoine épousera Sabrina, et Grégoire, autoritaire et aigre, deviendra, à l'approche de la seconde guerre mondiale, un homme d'extrême droite, promis au vichysme et à la collaboration. C'est alors qu'il retrouve la trace de Laurine, à Bordeaux, mariée à un juif. Vengeance, déportation, enfant cachée... Mais, comme toujours chez Signol, on peut garder espoir...

Dans *Doggy Bag*, c'est aussi la bagarre entre deux frères pour une même femme qui est au cœur de l'intrigue. Quand ils avaient 20 ans, Marc et David Sollens, qui, désormais, gèrent le garage familial, ont failli s'entre-tuer pour Edith. Elle est partie, et revenue vingt ans plus tard avec Sonia, sa fille, qui pense avoir pour père un certain Paul et se découvre fille de Marc – celui-ci décide alors de vivre avec Edith.

Quand commence la saison 3, David, lui, se marie avec sa maîtresse, Josianne, une infirmière qui lui a fait croire qu'elle était enceinte de lui. Le soir du mariage, la mère des frères Sollens, Irène, file à l'anglaise avec un homme pour *« s'envoyer en l'air »*. Mauvaise pioche, le type est cinglé, la séquestre, la brutalise... Une soixantaine de pages de désastre pour se mettre en appétit. Ensuite, à vous de découvrir les fœtus enterrés dans le jardin des voisins de Marc, le retour et la mort de l'ex-mari harceleur de Josianne, etc. Compétition entre affreux.

On sort un peu sonné de ce *Doggy Bag* saison 3, mais en attente de la saison 4. On est moins fatigué en refermant un roman de Signol. Chez lui, les héros préservent l'espérance, se sentent le maillon d'une chaîne, croient à l'avenir, à l'Histoire. Dans la ville improbable inventée par Djian, lieu sans passé, sans patrimoine, c'est le règne du « *no future* ». Mais ce que Djian propose est peut-être une manière de soigner le mal par le mal et d'inciter ses lecteurs à refuser le monde de *Doggy Bag*. Alors, à suivre... ■

**LES DAMES DE LA FERRIÈRE (Les Messieurs de Grandval, II)**
de Christian Signol.
Albin Michel, 370 p., 20,90 €.

**DOGGY BAG, Saison 3**
de Philippe Djian.
Julliard, 250 p., 19 €.

Signalons la sortie en coffret de *Doggy Bag* Saisons 1, 2 et 3 (Julliard, 57 €).

chapitre.com
LIBRAIRE SUR INTERNET
vous cherchez un livre épuisé ?
15 millions de livres
tél : 0892 35 01 00*
Internet : www.chapitre.com
Sur place : Le Tour du Monde
29 rue de Condé - Paris 6e
(RER B Luxembourg)
* 0,34€/min

L'hymne à la multiplicité des peuples et au métissage de Moris Fahri

# Voluptueuse Istanbul

**JEUNES TURCS (Young Turk)**
de Moris Fahri.

Traduit de l'anglais par Sylvie Finkelstein, Buchet Chastel, 408 p., 22 €.

Le titre est politique : les Jeunes-Turcs sont ces belles âmes qui, à la fin du XIXe siècle, constituèrent une élite intellectuelle et morale dans l'empire ottoman, faisant fi de leurs différences ethniques. Et le roman, qui se déroule à Istanbul entre 1939 et 1959, entend glorifier une utopie de fraternité humaine et culturelle entre musulmans, juifs et dönmes, ces derniers étant les descendants convertis à l'islam des disciples d'un prophète juif du XVIIe qui se prenait pour le Messie (et qui continuent à pratiquer leurs rites en secret).

La ville regorge aussi d'Arméniens, de Tziganes, de Kurdes, Tatars, Géorgiens, Karaïtes... Moris Fahri a composé une joyeuse ode au métissage et, dans les dernières pages, enfonce son clou : *« La véritable identité turque implique de se réjouir de l'infinie pluralité des peuples comme nous nous réjouissons de l'infinie multiplicité de la nature ! Il s'agit de rejeter tous les "ismes" et toutes les "ités"* (...), *de renoncer à un seul drapeau, à un seul pays, à un seul dieu. »*

Le contenu du roman est sensuel, érotique. Il s'agit de l'apprentissage du transport sexuel d'un certain nombre de gamin(e)s et d'adolescent(e)s aux émerveillements précoces. En fait de roman, *Jeunes Turcs* est un bouquet polyphonique, l'arborescence de treize récits placés sous le signe d'un narrateur différent, mais où l'on retrouve des complices d'un portrait à l'autre. Comme le rappellera le conteur turkmène auquel se vouent Moris Fahri et ses personnages qui parlent du pénis comme de la *« clé du paradis »*, s'adonner le plus vite possible à l'amour physique est le plus sûr moyen de conjurer cette insidieuse ennemie qu'on appelle la Mort. Tout le monde n'a pas la force divine des Pîr qui repoussent les assauts de la Mort (Hercule, Atatürk, Churchill, *« pour n'en nommer que quelques-uns »*). Il faut donc copuler.

C'est ce qu'attend Rifat, 9 ans, subjuguée par Gül, la sœur du chef de bande du quartier, depuis sa circoncision. Mais Gül est une sorte d'extraterrestre, une Pîr, un médium, torturée par les visions de guerres à venir, qui prévoit le tremblement de terre d'Erzincan en 1939 et qui meurt de froid, *« figée dans une pellicule de glace »*. Avant d'être initié par une amante grecque à des extases vécues comme *« la sorcellerie des dix danses »*, le petit Musa, 7 ans, découvre seins, fesses et poils pubiens dans un hammam avec sa copine Sofi, 8 ans. Jusqu'à ce qu'une érection le fasse chasser du paradis.

### Initiations aux plaisirs

Ainsi, au fil des verres de raki et d'épisodes où sévissent les nazis, où on entend l'écho de la guerre d'indépendance et de la naissance de la République, défilent les histoires de ces initiations aux plaisirs exquis et aux drames de la séparation dont les héroïnes se prénomment Dorothy la pimbêche, Esther la vagabonde, Allegra aux tendances saphiques, ou Saadet qui cherche son ami disparu dans toute l'Europe. Ainsi souffrent les héros, pris dans des filets langoureux ou malmenés par l'histoire, de Mustafa ensorcelé par *« gelée de pétale de rose »*, jeune veuve sui séduit les uns après les autres les vingt-quatre élèves d'une classe de lycée, à Veysi l'Arménien, qui retrouve le jumeau dont il avait été séparé à sa naissance et meurt avec lui de concert d'une crise cardiaque dans l'émotion des retrouvailles.

Nazim Hikmet se voit consacrer le chapitre 10, celui qui retrace l'exil du poète interdit, Hikmet la *« vermine communiste »*, l'*« Orphée réincarné »* contraint de voir son âme mourir en Russie, admiré par un apprenti écrivain en lequel on devine l'auteur de ce beau livre. Moris Fahri cite un poème d'Hikmet : *« Quand un écrivain est tué, la langue perd l'un de ses mots. Quand tous les écrivains seront tués, il n'y aura plus ni mots ni langue. Il ne restera que les dictateurs, les racistes, les nationalistes, les putes de guerre, les faux prophètes... »* A la dernière page de *Jeunes Turcs*, il écrit : *« Ne te laisse pas berner quand les gens te disent que leur culture et leur civilisation sont supérieures à la tienne. Cette paranoïa affecte souvent l'Europe et les Etats-Unis* (...). *Rappelle-toi que tes racines, tu ne peux ni les changer ni les transplanter. Sois-en donc fier. Savoure-les. »*

Mais *Jeunes Turcs* est un livre d'amour, et les derniers mots sont ceux-là : *« Sois un homme aimant. Toujours. Et envers tout le monde. »* ■

JEAN-LUC DOUIN

Loin du tableau idyllique du décollage chinois, toute la décrépitude du postcollectivisme

# L'homme sans intériorité

**UN HOMME BIEN SOUS TOUS RAPPORTS**
de Chi Li.

Traduit du chinois pas Hervé Denès, Actes Sud, 158 p., 18 €.

Au départ, une affaire des plus banales dans la Chine actuelle : le dirigeant véreux d'une structure d'Etat à l'utilité douteuse, l'Association des souffleurs de verre de Wuhan, dilapide 20 000 yuans, versés par une société étrangère pour organiser une fastueuse réception commémorant la fondation du Parti. Son adjoint Bian Rongda, harcelé par des mafieux qui en exigent le remboursement, finit par dénoncer son supérieur, provoquant ainsi la dissolution de l'Association et le licenciement des employés. Cet homme terne et conformiste se trouve alors confronté à la crise statutaire du chômage dans la Chine postcollectiviste.

Chi Li, romancière de Wuhan associée au courant « néoréaliste », excelle à décrire les murs vermoulus derrière les néons de la Chine nouvelle. Comme dans les films de Jia Zhangke, la misère se niche dans les ruelles tortueuses – là où se situe l'appartement du père retraité et de la sœur obèse de Bian Rongda : *« La moitié inférieure des murs était encore ce qu'on appelait un "mur hygiénique", laqué de vert. Mais ce mur prétendu hygiénique était depuis longtemps couvert de taches de toutes les couleurs et n'était plus hygiénique du tout.* (...) *Au sol, les traces de crachats couvraient d'autres traces de crachats. Du seau hygiénique installé dans les toilettes émanait un puissant remugle de pisse. »* La décadence du monde socialiste se lit dans la décrépitude de ses bâtisses.

Mais Chi Li, en délaissant le récit linéaire à la faveur d'une structure juxtaposée, déplace le propos. L'identité de Bian Rongda se décline en trois chapitres qui font écho aux catégories maoïstes. Fils de paysan de son état, il épouse une femme avec qui il entretient d'abord une longue et chaste *« amitié révolutionnaire »*, avant de tout mettre en œuvre pour la procréation. Au travail, il se conçoit d'abord comme un engrenage dans la *« machine d'Etat »*.

### Nostalgie ambiguë

Imperméable au monde des réformes et du profit (à la différence de sa femme), il entretient la nostalgie de l'époque collective : *« L'esprit de masse avait disparu.* (...) *On ne se mobilisait plus tous ensemble pour aider un collègue à déménager, on ne se retrouvait plus chez un camarade du Nord-Est pour confectionner des raviolis, plus personne ne pensait à distribuer des préservatifs. »* Ces derniers ne sont d'ailleurs plus destinés à la noble cause du contrôle des naissances, mais à pallier l'immoralisme rampant, comme le proclame le slogan sur un mur (hygiénique) : *« Pour la santé des prostituées et des clients, utilisez un préservatif. »*

Cette nostalgie ambiguë est donc au centre du roman, à l'image de l'ambiguïté du héros lui-même. Chi Li pose avec ironie la question du conformisme jusqu'à l'absurde. Cet homme pourtant attachant dénonce son supérieur par fidélité au Parti, se trouvant aisni en décalage complet avec l'hédonisme affiché des années Deng Xiaoping. Bian apparaît en fin de compte comme un personnage dont l'individualité n'est jamais que le miroir de ses rôles sociaux. Même le moule maoïste se dissout quand l'ancien cadre parvient, dans un dénouement étonnant, à trouver une place dans le monde de la publicité et des firmes multinationales.

C'est sans doute l'aspect le plus inquiétant de ce roman décentré que de renvoyer l'image d'un homme sans intériorité. Son infinie malléabilité est certes le produit d'un régime politique, mais aussi l'expression d'un conformisme ordinaire. ■

SEBASTIAN VEG

## ZOOM

**L'EAU À LA BOUCHE,** de José Manuel Fajardo. *« Quand la vie nous apporte des chagrins, il faut les inviter à manger. »* Ils se sont rencontrés dans un cabaret-restaurant parisien. Il est aux fourneaux. Elle y est danseuse. Leur rencontre est une de ces liaisons culinaires où l'aigre-doux se bouscule d'épices. Car c'est bien autour des plats que se construit cet étonnant roman. La narration file, inventive, violente quelquefois. Le vrai piment, dit-on, c'est celui qu'on rajoute. *X. H.*
Traduit de l'espagnol par Claude Bleton. Ed. Métailié. 264 p., 20 €.

**PAS FACILE DE VOLER DES CHEVAUX,** de Per Petterson. Il faut un certain effort pour apprécier comme il le mérite cet auteur norvégien. La construction de son dernier roman est complexe, la trame n'apparaît pas toujours clairement et l'alternance entre scènes alpestres et douloureuse introspection peut déconcerter. Au soir de sa vie, un homme interroge son passé. Il tire de Dickens cette question : est-on toujours l'acteur principal de sa vie ? L'auteur ne répond pas clairement : il ne s'agit pas ici d'une enquête, encore moins d'un procès, mais de bonne et troublante littérature. *J. Sn.*
Traduit du norvégien par Terje Sinding, Gallimard, 250 p., 16,50 €.

**L'ÉPERVIER QUI DANSE,** de Julian Kawalec
Parce qu'il fallait quelqu'un pour s'occuper des vaches et des volailles pendant qu'il était aux champs, Michal Toporny épousa Maria née Balaj, fille de la campagne. Il avait 24 ans. Douze ans plus tard, en 1950, il abandonne Maria et leur fils Staszek, divorce, épouse Wieslawa née Jarzecki, un célèbre docteur de la ville. Cette vie sentimentale fait de Michal une sorte d'égaré qu'aucun lieu n'accueille. Les progrès de l'industrie l'ont chassé de sa terre et les gens de la ville restent indifférents, voire hostiles. Tout en évoquant avec finesse les caractères, Julian Kawalec brosse le tableau d'un siècle de l'histoire de la Pologne. Un sujet qu'une parfaite maîtrise de l'art du roman rend passionnant. *P.-R. L.*
Traduit du polonais par Charles Zaremba, Les Allusifs, 254 p., 19 €.

Les mystères et les éclairs de l'œuvre poétique de Roberto Veracini

# Un poète de l'envol

**ÉPIPHANIES DE L'ANGE (Epifanie dell'angelo)**
de Roberto Veracini.

Traduit de l'italien par Bernard Vanel, dessins de Stefano Tonelli, édition bilingue, « L'Archange Minotaure », 158 p., 16,70 €.

Découvrir d'un même mouvement une aventure poétique fascinante, une écriture aussi limpide qu'énigmatique, et la parfaite réalisation éditoriale de cet enchantement, voilà qui change d'emblée le plaisir en coup de foudre. Né il y a cinquante ans à Volterra, la « cité-navire » qui domine la côte de Toscane, Roberto Veracini est traduit pour la première fois, et remarquablement, par Bernard Vanel ; sa voix française, en regard de l'italienne, s'impose aussitôt, nette, rythmée, hantée, vouée à la vue verticale et au désir inouï qui a mené Icare jusqu'aux rives du soleil.

Car Veracini est un poète de l'envol, un poète ascensionnel qui ne croit pas au crash de Saint-Exupéry, et se plaît à convoquer les anges. Pour cela, il s'enferme un soir dans l'antique palais de Montescudaio et attend que quelque chose advienne, que quelque chose lui parle. Déception : le Verbe ne répond pas à la demande. Mais, quelques mois plus tard, la nuit de l'Epiphanie, les voix qu'il espérait déferlent soudain et il ne retient que des bribes de ce qui le submerge : quinze éclats fulgurants, reflets d'un vertigineux trésor.

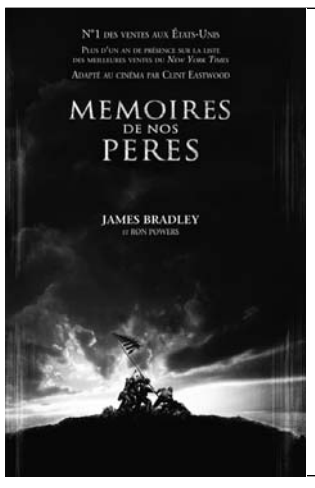
*« Protège-moi si je rêve la nuit/si je remue la tête, si mes os se replient/exilé dans je ne sais quel royaume/où je retiens le monde qui s'écroule sur moi,/j'attends de toi un signe,/au moins un souffle/dans l'ombre. »*

### Vieilles avant-gardes

Pas de méprise cependant, cette irruption, si elle ne renie en rien l'effraction oraculaire, demeure dans le champ des expériences humaines, plus proche des *« extases »* évoquées par René Char que des injonctions divines captées par la pucelle de Domrémy. Et Veracini, s'il avoue avoir *« aimé ces étranges muses itinérantes »*, ne vit pas dans leur lumière portée, il sait les ténèbres du monde, les prisons, les massacres, et ne ferme pas les yeux *« sur les visages broyés/des sans défense/frappés pour toujours/dans la mémoire »*.

Cette poésie, sans une once de préciosité, est toute d'éclairs, de transparence et de sincérité. Elle a ses mystères, ses commotions et ses labyrinthes dont on n'échappe qu'en s'inventant des ailes. C'est pourquoi Roberto Veracini s'évade aussi souverainement, indifférent à tous les carcans formalistes, aux tics des vieilles avant-gardes, comme aux trémolos de ce qui serait un lyrisme de confort. Il y a chez lui, *« parce que toujours nous rêvons la terre que nous n'habitons pas »*, un élan bien réel, un sursaut de survie, mais qui ne s'illusionnent pas. Ses poèmes d'amour, entre désir, doute et désespérance sont les plus beaux qui soient. Ils ont une grâce à émouvoir les anges les plus distants à défaut des mortelles... *« Ainsi pour toi je viens/conquérir le monde/et à celui qui me demande/quel est ce regard/je souris, je ferme les yeux/et je ne réponds pas. »* ■

ANDRÉ VELTER



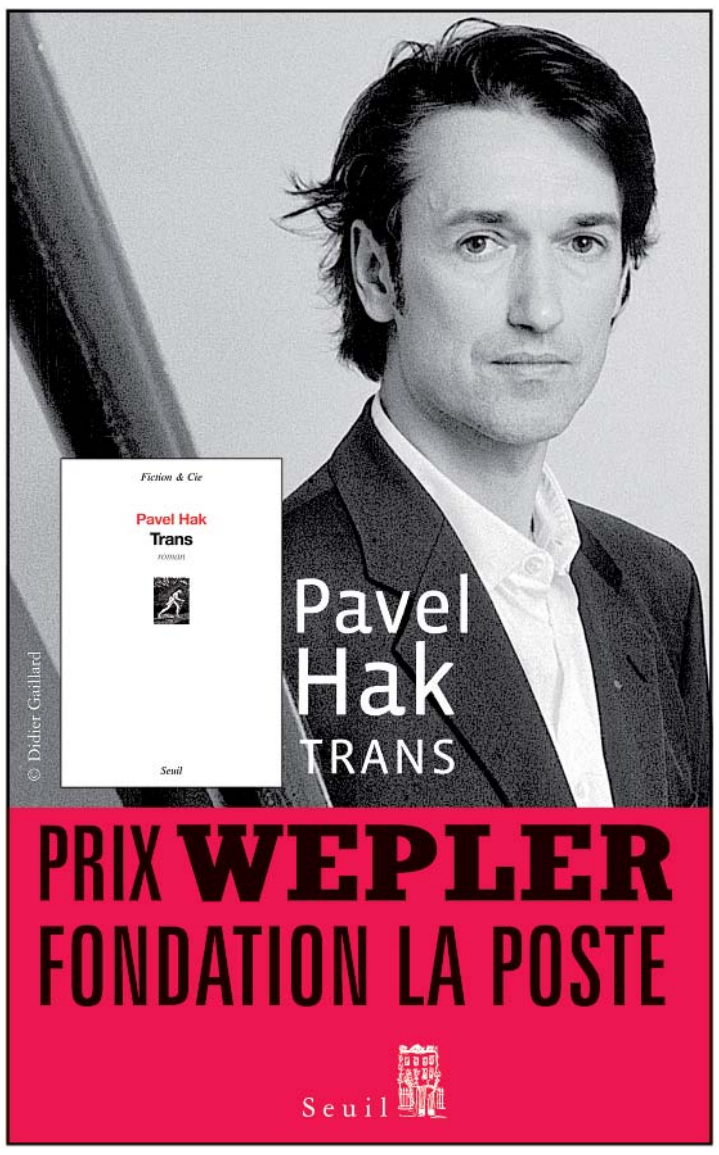

*« Un livre remarquable. »*
Clint Eastwood

*« Un très beau livre. »*
Le Nouvel Observateur

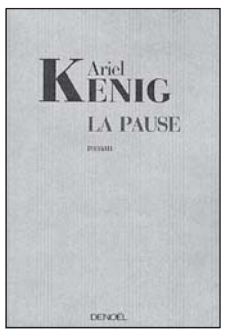
*« Une évocation remarquable de six combattants de la deuxième guerre mondiale. »*
Le Figaro

*« Un des livres les plus riches d'enseignements et les plus émouvants qui aient été écrits sur la guerre et ses séquelles. »*
The New York Times

*Disponible. 400 pages. 19,50 € TTC*



## ZOOM




**LA PAUSE**, d'Ariel Kenig
Terrassé par la « migraine sociale », lassé d'espérer et d'attendre que s'arrête la routine d'une existence infernale, un jeune homme de 20 ans se met en retrait de la vie, s'enferme dans son appartement. Impossible de le déloger. Réflexe de rage, refus de la vie telle qu'elle est, entrée en résistance, pause radicale ressentie comme obstacle à la résignation : le geste du narrateur transformé en *« dalle en béton »* semble asocial. Il trahit un désespoir profond, incompris par les proches, au rang desquels figure un père qui finira par manifester sa solidarité, et une copine qui s'accroche à ce corps au cœur fatigué. Ariel Kenig sait dépeindre la peur du chômage en milieu ouvrier, la tentation du nihilisme chez les laissés-pour-compte. Il dit aussi que les romans *« ne sont jamais tristes ou joyeux. Ils sont écrits ou ne le sont pas »*. Le sien l'est. *J-L. D.*
Denoël, 150p., 15 €.

**CAFÉ VIENNOIS**, de Michèle Halberstadt
Frieda et Clara partent pour un séjour touristique à Vienne. Quelques jours de complicité d'autant plus émouvants qu'il s'agit d'une couple mère/fille et que l'aînée sert de guide dans cette ville qu'elle connaît. Ce périple va s'avérer plus intime que prévu, les souvenirs de Frieda et de la famille Hartmann revenant à la surface, les réminiscences engendrant émotions, pleurs, confidences. Brutalement, à travers l'évocation de la période nazie et le récit des embrouilles administratives imposées aux juifs après la guerre, c'est le passé caché de ses proches que Clara affronte en face à face, en même temps qu'elle reçoit une leçon de vie. Mémoire et blessures de la narratrice sont habilement tressées en un récit où Orson Welles a plus d'une fois son mot à dire. *J-L. D.*
Albin Michel, 212 p., 15 €.

**PAS DU TOUT MON GENRE**, d'Isabelle Spaak
On n'abandonne pas son enfance. On la traîne avec soi comme une maladie. Une affection chronique qui revient insidieuse, à bas bruit. Ça dure... Après, *Ça ne se fait pas*, son premier roman, Isabelle Spaak raconte à nouveau les passés et les présents recomposés. Elle mélange les souvenirs intimes et les pages ouvertes. Narration hachée de la liaison avec un homme marié qui s'esquive dans la nuit par peur des draps froissés. Comment on reproduit ce qu'on vous a donné, et comment on s'en sauve. C'est entêtant jusqu'au malaise. L'espoir tenu en laisse, le bonheur refusé. Tout est vrai chez Spaak. Tout est en vérité. *X. H.*
Ed. des Equateurs. 140 p., 15 €.

**AMAZONIE, RENCONTRE AVEC UN GÉANT**, de Marc Trillard
On doit à cet écrivain voyageur bon nombre de récits qui, comme il se doit, en disent autant sur leur auteur que sur le monde qu'il observe. En Amazonie comme ailleurs, c'est l'humain que recherche Trillard. Laissant à d'autres la célébration exaltée des forêts et des fleuves, il se concentre sur ceux qui y vivent, le petit peuple des *« caboclos »*, leur misère, leur infinie courtoisie, leurs superstitions et leurs fêtes extravagantes. Aux métropoles il préfère les coins perdus, au théâtre de Manaus l'animation des ports et la sono infernale des bals publics. De Belém à Tefé, en prenant son temps, il observe, note... et nous enchante. *J. Sn.*
Ed. Le Rocher, 176 p. 18,50 €.

**DE BONNE GUERRE**, de Philippe Roch
Avec *Blés bleus* (éd. Robert Laffont, 2004), son premier roman, Philippe Roch nous plongeait dans l'enfer de la Grande Guerre. Cette fois, ni horreur, ni coups de feu, puisque l'histoire – vraie –, se déroule en 1940 dans un oflag. Dans ce huis clos, rongé par l'ennui et la torpeur, tout juste rompu par les appels quotidiens, les projets d'évasion se font jour. Malgré l'opposition d'un vieux colonel qui a donné sa parole à son homologue allemand. Reste qu'à l'heure du sursaut le « Vieux » va offrir à ses hommes une malicieuse leçon de liberté... Si par endroits on est agacé par un lyrisme pesant, Philippe Roch sait convaincre par l'analyse de ses personnages et un étonnant dénouement. *Ch. R.*
Ed. Robert Laffont, 214 p., 18 €.

Les leçons d'érotisme floral de Philippe Sollers et des entretiens sur Nietzsche

# « Fleurs, Dieux, Femmes »

**FLEURS**
de Philippe Sollers.

Hermann Littérature, 122 p., 23,50 €.

**L'ÉVANGILE DE NIETZSCHE**
Entretiens de Philippe Sollers avec Vincent Roy.

Le Cherche Midi, 110 p., 9 €.

On ne dira pas (ce serait d'une candeur !) que Philippe Sollers vient d'écrire son premier livre érotique, on ne dira pas non plus qu'il s'intéresse brutalement aux fleurs. Il suffit d'ouvrir, par exemple, *L'Etoile des amants* (Gallimard, 2002) pour voir comme il se déguise en jardinier pour respirer le parfum des femmes. Mais voilà qu'au prétexte de rendre hommage au botaniste Gérard Van Spaendonck (1746-1822) et à ses dessins, il nous invite à feuilleter l'herbier secret des écrivains, commençant par la défloraison de la Molly de Joyce, pour butiner, des roses de Ronsard (*« Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses »*) à l'œillet de Francis Ponge.

*« Fleurs, Dieux, Femmes : voilà l'équation globale »*, dit Sollers, jamais en reste dès qu'il s'agit de composer un bouquet de mots. Démonstration immédiate avec, rêvé à partir du *Cantique des cantiques*, cet archange déguisé en papillon venant annoncer à la Vierge qu'elle sera mère en lui offrant un lys. Dante honore la rose *« toute blanche »* et Claudel voit entre les mains des prêtres *« une exultation de calices »*. On badine avec Shakespeare, on découvre l'oreille d'ours entre les seins d'une jeune dévote de Constantinople grâce à Voltaire, on se divertit du *« jeu des parties sexuelles dans la fructification »* d'une plante grâce à Rousseau.

### Les cinq sens à la fois

La poésie de Baudelaire ne voit plus la vie en rose dans *Les Fleurs du mal*, celle de Rimbaud fête l'illumination des saisons planétaires, Mallarmé trouve l'érection du glaïeul encombrante, Proust passe du mystère des aubépines à la révélation de l'orchidée, et fait « catleya », avant d'observer les gestes tentateurs de Charlus à Jupien, comparés à la rencontre d'un bourdon et d'une fleur.

On a compris que cette propension à rattacher gynécologie et pistologie trahit une dévotion pour la poésie, il ne s'agit même que de cela, de l'art de goûter les cinq sens à la fois, de se trouver sur notre planète des paradis (secrets, bien entendu) propices aux éclosions, aux fleurissements. C'est ce que Sollers explique à Vincent Roy dans un recueil d'entretiens glanés de 2003 à 2005. Et la poésie ne vaut rien sans Epicure, sans les dieux, sans les femmes, sans les fleurs, les deux derniers termes de cette énumération constituant d'ailleurs un pléonasme, car Sollers vit *« au soleil des femmes qui sont des fleurs »*.

Sollers, qui n'aime pas qu'on vienne piétiner ses plates-bandes, déplore l'édulcoration des fleurs par un virus. Il le dit autrement : la sensation est rongée par la psychologisation. Et comment le corps humain va-t-il résister à tout ce qui s'obstine à le détourner de son désir ? En pensant ses sens, en devenant lui-même *« une habitation poétique, et non pas une ritournelle abstraite soi-disant plaintive ou engagée »*. D'où la formule : *« la poésie c'est la guerre, la guerre physique »*. La guerre du goût.

Appelant de tous ses vœux la renaissance du corps biologique (*« Courbes, échos, vallons, buissons, lacets, arbres, plaines... »* battant au rythme de la nature), Sollers ne juge pas possible un retour à l'état paradisiaque sans l'expression du *« corps sonore »* (*« Entendre, c'est voir »*). Et voilà la proclamation d'une autre trinité : *« lire, faire l'amour et vivre la musique »*. La musique est liée au corps, à la liberté absolue, et poussé par Vincent Roy à faire éclore ses sentiments (géraniums), affections (pensées), joies d'aimer (boutons d'or), joies du cœur (jacinthes), ferveurs (orchidées), vigilances (pivoines), Sollers nous conduit naturellement à Venise, le lieu où l'on peut goûter les cinq sens à la fois. *« Voir-sentir-écouter-toucher partout de partout. »*

*L'Evangile de Nietzsche* est le titre du dernier entretien, bien que Nietzsche soit partout, depuis le début, à se plaindre que les poètes mentent trop (ils doivent dire la vérité du temps), qu'ils ne pensent pas assez (peur du vertige), que *« sans la musique, la vie serait une erreur »*, que Dionysos est grand. Tout cela corrobore son roman, *Une vie divine* (Gallimard, 2006), où le narrateur réfléchit à une philosophie mondiale qui ferait pied de nez à la mélancolie, au nihilisme. En temps de crépuscule, Sollers vénère l'aurore... ainsi que les menteuses hitchcockiennes, parce que, *« Dieu merci, il y a encore des femmes »*, détentrices des secrets de la génétique. ■

J.-L. D.

### Carnet de croquis

C'est, en mots, un carnet de croquis, ce petit livre publié chez Plon en 1989 et devenu introuvable. Il s'ouvre sur un détournement de proverbe en forme de leçon de bonheur : *« Pour vivre cachés, vivons heureux. »* Vient ensuite, en fragments, l'écho de déambulations, de sensations, de passions – océan, oiseaux, Paris, New York, Venise, peintres, écrivains, musiciens, femmes. Et de méditations : *« Ce n'est pas le temps qui fuit, mais la présence éveillée dans le temps. »* Ici se mêlent humour, humeurs, principes de vie : *« Très tôt, art du cloisonnement. Jamais regretté »*, *« Identités rapprochées multiples »*. La présence des auteurs de l'univers intime de Sollers est constante – Joyce, Proust, Céline, Bataille... Soudain, on découvre une longue liste de vers de Baudelaire, choisis dans *Les Fleurs du mal*, recomposant comme un nouveau poème, à lire et relire... *« Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde. »* *Jo.S.*

*Carnet de nuit*, Gallimard, « Folio », 110 p., 3,90€.

Un roman sur la culpabilité et les circonstances exceptionnelles

# Ecrire à contre-voie

**LE PASSAGE À NIVEAU**
de Philippe Routier.

Stock, 158 p., 15 €.

La voiture a été traînée sur plus de 300 mètres. La 405 n'est plus qu'un amas de tôle obstruant les voies. Les phares de la motrice ont éclaté sous le choc. Il n'y a que les ampoules du poste de conduite pour éclairer faiblement la scène. Il fait maintenant presque nuit. De chaque côté du remblai, les arbres de la futaie se resserrent. Bientôt on n'y verra plus rien.

Maintenant, il s'en souvient. Avant de monter dans l'autorail tout à l'heure, Guillaume a ressenti comme une gêne furtive. Une idée noire diffuse, un malaise de presque rien qu'il a chassé d'un haussement d'épaules. S'il fallait s'écouter... Il est revenu à sa routine et s'est mis aux commandes. Trajet Crépy-en-Valois-Laon. Une ligne sans histoire qui traverse la forêt de Retz dans une coulée vert sombre. L'accident s'est passé peu de temps après que la micheline a atteint sa vitesse de croisière. Quand il a aperçu la voiture arrivant sur la départementale, Guillaume a compris en un instant qu'elle ne s'arrêterait pas au passage à niveau. Le 515 n'est pas gardé. Pas de barrières. Pas de feux clignotants. 120 kilomètres/heure. Il a eu beau écraser le freinage d'urgence, c'était trop tard. Les gendarmes lui ont dit qu'il y avait trois occupants dans le véhicule. Une jeune femme, son père et une petite fille de 7 ans *« qui serrait une Barbie contre son ventre »*.

### Poésie instinctive

A partir d'un de ces faits divers qui font la « une » un temps de la presse locale, Philippe Routier a écrit un premier roman sobre et profond sur la culpabilité et les coïncidences tragiques. Les hasards inévitables et l'entrelacs diffus des existences et des lieux. Guillaume, le mécanicien du train, va, à pas comptés, partir dans une quête inquiète pour retrouver la vie de ceux qu'il a tués. Grâce au journaliste qui a couvert l'affaire, il rencontre Cyrille, l'ami d'enfance de Manon, la conductrice, et comprend à quel point le destin a tissé une trame inextricable d'où nul ne pouvait s'échapper.

C'est un enchevêtrement de longues parallèles, un monstrueux aiguillage au mécanisme bloqué. Tout se rejoint, se soude : les espoirs de Manon à peine esquissés, le couple désastreux que Guillaume forme avec Alice, les mensonges banals, les sentiments défaits, les pauvres tentatives mises en ligne de fuite. Mots efficaces.

Philippe Routier écrit à l'économie, se gardant de l'emphase, de la phrase trop léchée, du moindre ornement qui pourrait détourner le lecteur de l'intensité dramatique qu'il met en place. Mais il ménage aussi quelques moments magiques où la narration se pose en parenthèses lentes. Poésie instinctive, images intérieures, immédiates, bouleversées. *« Le ciel est d'un bleu funèbre. Un bleu funèbre, ça doit pouvoir se trouver. Il suffit d'avoir le cœur gros quand on dirige les yeux vers le beau temps. »* Le décor est aussi personnage du livre. Philippe Routier, qui travaille depuis plus de vingt ans à la SNCF, décrit avec pudeur le quotidien des cheminots fait d'attente et de silence. De solitude forcée. Son roman dénote dans cette rentrée littéraire. Il étreint à bas bruit et nous garde émus. Si simplement touchés. ■

XAVIER HOUSSIN

Une histoire à deux voix qui se joue des conventions littéraires

# Créatures de papier

**BLANC**
d'Anne Luthaud.

Verticales/Phase 2, 120 p., 11 €.

Ça commence dans une pièce blanche et vide. Deux amants inventent un jeu, peut-être pour se désennuyer, briser le silence de la chambre post-coïtum. A tour de rôle, ils se lancent, racontent une histoire à deux voix, aux allures de cadavre exquis. C'est elle qui parle la première : *« Au début du jeu, c'est moi qui menais. J'ai décrété que Will (il s'appellerait Will) suivrait l'homme au chien. »* Un jeu de rôle s'engage alors, mi-amoureux mi-guerrier, où chacun décide de la parole de l'autre. Quitte à l'interrompre, le contredire, imposer in extremis le dernier mot de l'histoire et gagner la partie. Très vite, situations, lieux et personnages se précisent ; l'homme au chien rencontre la jeune Ire, dans un marché aux poissons trop kitsch pour faire vrai.

### Goût de l'arbitraire

Ce qui frappe d'emblée dans l'écriture, c'est un goût de l'arbitraire, une décontraction du ton, volontiers autoritaire, qui rappelle au lecteur que tout est permis dans le roman. Loin de toute pesanteur, le couple de narrateurs rejoue avec humour la position mégalomane de l'écrivain qui a notamment pouvoir de vie et de mort sur ses personnages : *« J'ai fait mourir Théo, l'homme aux deux chiens rencontré par Ire dans la ville américaine »*, dit-elle. Déchiqueté par des chiens. Mais l'autre n'est pas d'accord, il dit : *« J'aurais préféré qu'il meure écrasé par un camion, les jambes broyées. »* Au fur et à mesure, l'horizon du livre s'élargit, se démultiplie dans la mise en scène des conventions romanesques. Tout en jouant leur rôle, les personnages prennent la parole pour critiquer, ici une réplique trop mièvre, là une partie trop légère. Exemple : *« Tu vas, de nuit, après ta sale journée, dans ton bar* (...). *Tu trouves une place sur la banquette rouge, entre une jeune femme et un couple ivre* (...). *Le couple s'embrasse. La fille les regarde à la dérobée. Brusquement elle se lève, passe devant ta table, va vers eux et hurle : – Non mais c'est pas fini ? C'est pas fini avec vos langues et tout le tintouin ? Vous êtes dégoûtants ! »*

Le texte opère d'ailleurs un curieux glissement des narrateurs aux personnages, quand Will tombe amoureux d'Ire. Will est déclaré hors-jeu, mais le processus est enclenché. Les personnages ont leur mot à dire. Comme de vraies personnes, ils décident un peu d'eux-mêmes, voire résistent à l'écriture. La narration prend en charge les doléances des personnages, leur refus énergique de la caricature ou du sentimentalisme. Et le livre réussit un tour de force : des personnages types, sans psychologie, deviennent finalement attachants par la tension du jeu narratif. Les êtres de papier prennent corps, l'écriture blanche touche au lecteur. ■

AURÉLIE DJIAN

ECRIVAINS
Les Editions Amalthée recherchent de nouveaux auteurs
*Envoyez vos écrits :*
**Editions Amalthée**
**2 rue Crucy**
**44005 Nantes cedex 1**
**Tél. 02 40 75 60 78**
**www.editions-amalthee.com**

**24, 25 ET 26 NOVEMBRE** 2006
**2ÈME SALON DU LIVRE DES ÉDITEURS SUISSES**
12 éditeurs suisses présenteront leurs dernières publications dans différents domaines (littérature, philosophie, beaux-arts, sciences, etc.)
Horaires : 24 et 25.11 / 13H – 20H et 26.11 / 13H – 18H
Lectures et rencontres-dédicaces avec des auteurs :
26.11 / 15H – 20H et 27.11 / 15H – 18H
**Centre culturel suisse**
**38 rue des Francs Bourgeois - 75003**
**01 42 71 44 50 / www.ccsparis.com**
**entrée libre**

# Montreuil 2006

Grand rendez-vous de l'édition pour la jeunesse, le 22e Salon du livre de Montreuil se tient jusqu'au lundi 27 novembre. Un thème : le Temps dans la littérature enfantine. Deux grands écrivains invités : Lewis Carroll et James Matthew Barrie

**« Professeur Totem et Docteur Tabou » de Nicole Claveloux.**
ÉD. ÊTRE

# Les enfants d'Alice et Peter Pan

L'entrée ressemble à un mur d'escalade avec des prises en forme de têtes d'ours ou de battes de cricket. Peter Pan et la fée Clochette vous y accueillent avec grâce. Ensuite, c'est facile, il suffit de suivre les empreintes laissées par le tigre, le renard ou le perroquet pour arriver aux salles du même nom. Pourtant, le GOSHCC (Great Ormond Street Hospital Children's Charity) n'est ni un zoo ni un parc d'attractions. Créé au milieu du XIXe siècle, près du British Museum, ce fut le premier hôpital anglais entièrement consacré aux enfants. Aujourd'hui, c'est un établissement de pointe dont une nouvelle aile, ultramoderne, sera inaugurée cette semaine par le prince Charles. Et tout cela grâce à qui ? A un sale gosse, vantard, tête à claques, mais cependant irrésistible. Un enfant qui ne voulait pas grandir – mais aide aujourd'hui les autres à le faire : Peter Pan.

On chercherait en vain un équivalent français. C'est un peu comme si Saint-Exupéry avait légué tous les droits du *Petit Prince* à l'hôpital Necker ou comme si le prochain scanner de Robert-Debré était suspendu aux ventes du *Petit Nicolas*... Car c'est bien ce qu'a fait l'auteur de *Peter Pan*, l'Ecossais James Matthew Barrie (1860-1937). En 1929, alors que le GOSHCC lui demande s'il peut participer à des lectures pour lever des fonds, Barrie refuse mais promet de voir *« ce qu'il peut faire »*. Un peu plus tard, il fait don à l'hôpital de l'intégralité des droits mondiaux sur *Peter Pan*. Après tout, il n'a pas d'enfant et a toujours été fasciné par eux. Il léguera donc ses royalties, mais à une condition : que le montant des sommes perçues reste à jamais secret.

L'hôpital, qui a toujours tenu sa promesse, ne cache pas qu'il s'agit d'une manne. *« Aujourd'hui, on ne connaît plus guère Barrie que comme l'auteur de* Peter Pan, note Christine De Poortere, du GOSHCC. *Mais au début du XXe siècle, il était aussi célèbre qu'Oscar Wilde ou George Bernard Shaw. En 1904, lorsque est sortie sa première pièce pour enfants,* Peter Pan, *elle a immédiatement connu un succès inimaginable. »*

### Aventure archétypale

Dans le bureau de Christine De Poortere s'alignent les innombrables versions (35 éditions, 31 langues) de *Peter Pan*. Certaines, comme celle illustrée par Rackham, sont des rêves de collectionneurs. En Angleterre, en effet, *Peter Pan* est un trésor national. Il y a quelques années, lorsque ses royalties ont failli tomber dans le domaine public, la Chambre des Lords s'est émue et un ancien premier ministre, James Callaghan, a fait voter une loi pour que l'hôpital recueille à jamais les droits de *Peter Pan* au Royaume-Uni.

Reste qu'en 2008, ces droits viendront à expiration pour le reste du monde. D'où l'initiative originale du GOSHCC : organiser un concours pour que soit publiée une suite. C'est Géraldine McCaughrean, prolifique auteur pour la jeunesse et lauréate de nombreux prix, qui a eu le privilège d'écrire cette suite *« dans l'esprit de Barrie et de son inclassable humour »*. Publié par Oxford University Press, *Peter Pan in Scarlet* est sorti dans une douzaine de pays le 5 octobre (1). *« Tout en étant fidèle à Barrie, j'ai voulu mettre de moi-même dans ce livre*, explique Mme McCaughrean. *On y retrouve le même monde, les mêmes personnages, mais un tout petit peu changés. Je ne partage pas entièrement la vision pessimiste de Barrie, l'idée que l'on naîtrait heureux et que chaque année qui passe vous entraîne vers le pire. Je ne pense pas non plus que les adultes soient l'incarnation du mal. A ce propos, j'avais des choses à dire en tant que mère. Finalement, ce livre est peut-être le plus utile de tous ceux que j'aie jamais écrits. »*

En choisissant Peter Pan et sa cousine Alice au pays des merveilles, de Lewis Carroll (1832-1898), comme invités d'honneur, le Salon de Montreuil nous invite donc à réfléchir à l'aventure archétypale que représente le passage de l'enfance à l'âge adulte. En quoi consiste cette traversée du miroir ? Peut-on l'effectuer sans se blesser, l'éviter, la contourner ? Il est frappant de voir que le Temps – qui est l'autre thème de Montreuil cette année – joue un rôle clé dans ces histoires. Ici, un garçon refuse de grandir, un crocodile fait tic-tac parce qu'il a avalé un réveille-matin. Là, un lapin est angoissé par l'idée d'être en retard ; des montres sont bloquées sur l'heure du thé, un chapelier affirme que *« le Temps est un être vivant »*... Partout, le Temps presse et oppresse. Perdu, arrêté, distendu, comprimé comme un ressort, le Temps n'est-il pas, d'ailleurs, un motif privilégié de la littérature enfantine anglaise ? *Once upon a time*... Au commencement était le temps. On songe à C. S. Lewis, Tolkien ou Pullman et à leur prédilection pour les espaces temporels imaginaires, à Roald Dahl et à *La Potion magique de George Bouillon* où la grand-mère grandit et rapetisse dans des délais records, à Hermione et à son *« remonteur de temps »* dans Harry Potter...

Enfant, Barrie avait perdu un frère. Face au désespoir de sa mère, il avait voulu figer le temps en cessant de grandir. Il y réussit magnifiquement : toute sa vie, Sir James vécut dans le douillet cocon de son imagination. Quant à sa taille, elle ne dépassa jamais un mètre cinquante-deux. ■

FLORENCE NOIVILLE

*(1) En France,* L'Habit rouge de Peter Pan *est sorti chez Pocket (238 p., 16,50 €).*

**Le programme complet** du Salon de Montreuil sur Internet : www.salon-livre-presse-jeunesse.net

Nicole Claveloux explore les angoisses des personnages des contes de fées

# Les héros, ces grands névrosés

**PROFESSEUR TOTEM ET DOCTEUR TABOU**
de Nicole Claveloux,

Ed. Etre, 322 p., 19,50 €.
Sans limite d'âge.

Ce n'est pas parce qu'ils sont des héros qu'ils n'ont pas d'états d'âme. D'angoisses, de phobies, de névroses, de fantasmes, de désirs... Et ce n'est pas non plus parce qu'ils sont passés à la postérité qu'ils n'ont pas le droit de consulter. Après tout, Totem et Tabou sont là pour ça. Faux disciples de Freud et de Bettelheim, ces deux psys véreux viennent de s'associer, sous le crayon narquois de la très talentueuse Nicole Claveloux.

L'un, Tabou, ressemble à un vieux pervers poilu. L'autre, Totem, à un tronc affublé de trois têtes, un « ça », un « moi » et un « surmoi » dont les grimaces désopilantes en disent plus long que toutes les définitions du dictionnaire de Laplanche et Pontalis.

Bref, ces deux zigotos *« vaguement psychanalystes, assurément charlatans et toujours en désaccord »* se sont ici érigés en thérapeutes spécialistes du bien-être des héros des contes de fées. Et leur cabinet ne désemplit pas !

Le Chaperon rouge n'a plus confiance en sa mère : après tout, pourquoi l'a-t-elle envoyée seule dans les bois ? Est-elle de mèche avec le loup ? Avait-elle prévu le pire ? Zorro est en mal d'identité : son image n'est-elle pas en train de se brouiller ? Ne risque-t-il pas d'être confondu avec Robin des bois ? N'aurait-il pas intérêt à confier sa communication à des professionnels ? Pinocchio se désespère : va-t-il un jour arrêter de mentir comme il respire ? Quant à la vie des trois ours, pourquoi a-t-elle basculé à cause d'une inconnue à tête blonde ? Et qui est cette hooligan qui a cassé le robot mitrailleur du petit et couché dans le lit des parents ?

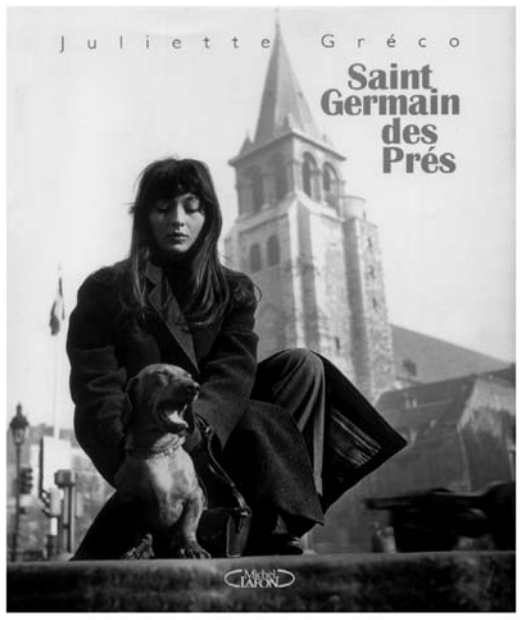
### « Marmot volant »

Entre dit et non-dit, grincement de dents et éclats de rire, minipièce de théâtre et bande dessinée, Nicole Claveloux, trahissant le secret médical, lève joyeusement le voile sur l'inconscient de nos héros préférés. Montreuil oblige, Alice et Peter occupent une place de choix dans la clientèle de ces étranges pédopsychiatres. On n'est pas forcément bien dans sa peau au Pays des merveilles. La jeune Alice, pour sa part, se trouve trop bien élevée, *« alors qu'*[elle] *supporte à chaque aventure des créatures susceptibles, raisonneuses, discutaillant à* [la] *rendre folle,* [lui] *donnant des ordres absurdes... Et en plus, personne ne répond à* [s] *es questions ! Que faire ? »* Elle voudrait, pour se défendre, avoir un vocabulaire *« plus cru, plus vulgaire »*, mais elle sait qu'il lui faudra *« beaucoup d'exercices »* pour vaincre la distinction naturelle dont son père Lewis l'a affublée. Quant au *« marmot volant »*, le *« gai, innocent et sans cœur »* Peter Pan, il est complètement déstabilisé. D'abord, il a perdu son ombre – peut-être a-t-elle glissé sous le divan ? Mais, surtout, on le sait bien, il refuse obstinément de grandir.

On pourrait le comprendre en ces temps de froidure et de pluie. Ah, tirer le rideau et n'y être pour personne ! Régresser sous la couette. Echapper au monde des grands, se pelotonner dans l'univers ouaté de la féerie et de l'imaginaire... Il paraît que ce désir-là est de plus en plus répandu chez les adultes stressés des sociétés post-industrielles. Les Américains l'appellent même le « syndrome de Peter Pan ». Mais cela, Totem et Tabou l'ignorent, évidemment... ■

FL. N.

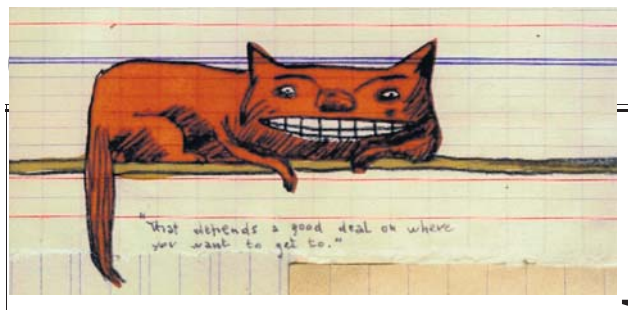
Parmi les nombreuses nouveautés et rééditions liées à Montreuil, signalons : *Les Terribles Aventures du futur Capitaine Crochet* de J.V. Hart (Flammarion, 352 p., 13 €), *Peter Pan* illustré par Stéphane Girel (Flammarion, 2003) ou Susanne Janssen (éd. Etre, 2005), *Peter Pan ou l'enfant qui ne voulait pas grandir* (éd. Terre de Brume, 2004). Du côté de Lewis Carroll : le sompteux coffret de 2 volumes *Alice au pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir,* illustrés par Pat Andrea (préface Marc Lambron, éd. Diane de Selliers, 190 p., chaque, 171 €), Le bel *Alice raconté aux petits*, avec des illustrations de Chiara Carrer à La Joie de lire, 52 p., 20 €., le charmant *Alice* revisité par Helen Oxenbury (Flammarion, 1999) ou Le *Carrousel d'Alice* avec décors en 3D et personnages à détacher (Gallimard, 2001).




LE BON MARCHÉ
RIVE GAUCHE

A l'occasion de la parution de son livre « Saint-Germain-des-Prés »
Le Bon Marché et les Editions Michel Lafon
vous invitent à rencontrer
Juliette Gréco le temps d'une dédicace.

Le jeudi 30 novembre de 18h à 19h30. Librairie du Bon Marché
Sous-sol du magasin - 24 rue de Sèvres - Paris 7ème




**« Alice racontée aux petits enfants », illustré par Chiara Carrer.** ÉD. LA JOIE DE LIRE

Passé, présent futur… A chaque âge ses vertiges devant ces mystères impalpables

# Le temps d'apprendre

Belle thématique que celle du temps, choisie cette année par le Salon du livre pour la jeunesse. Belle, mais célébrant une notion si difficile à concevoir ! Ce temps, notait Prévert, *« dont on dit qu'il passe alors qu'il s'assoit et reste là à vous regarder passer »*, comment le saisir ? A chaque âge sa perception, à chaque étape ses vertiges devant ce dévoreur qui, d'une manière ou d'une autre, défie toujours l'entendement.

Le temps, pour le tout-petit, c'est maintenant. Le bébé, on le sait, peut distinguer des rythmes différents, mais sa conscience n'intègre encore ni passé ni futur. Comment alors comprendre que l'environnement change d'une minute à l'autre ? Pour appréhender l'absurdité de cette situation, Jacques Tati était bienvenu. Pipe au bec, pantalon trop court, chapeau sur les yeux, *Le Jacquot de Monsieur Hulot* (1) remet en scène son célèbre personnage. Avec sa silhouette atypique, il déclenche sur son passage gags et catastrophes, dont le lecteur découvre la gravité en ouvrant le rabat des doubles pages de ce livre sans texte, délicieusement rétro.

L'enfant grandit, et découvre que le temps se mesure. Très vite, il en intègre les unités – jours, mois, années – dans son vocabulaire. Mais sans toujours les utiliser à bon escient. A celui qui lui réclamera un morceau de gâteau, un petit trouvera tout à fait normal de demander s'il en veut une minute ou un quart d'heure… De même, la fillette coréenne de *Quatre points et demi* (2), dépêchée par sa mère chez l'artisan du village pour lui demander l'heure, ne trouve rien d'incongru à ce qu'il lui réponde : *« Quatre points et demi, ma petite ! »* Elle s'étonnera en revanche de la désapprobation de sa mère lorsqu'elle reviendra, à la nuit, partager avec elle ce savoir fraîchement acquis. C'est qu'entre-temps, elle aura fait maintes rencontres, narrées d'un pinceau tendre et malicieux… Sans comprendre que l'heure, pendant ce temps, avait tourné.

### Morsure du bonheur

Quand cette compréhension survient-elle ? En général entre 7 et 9 ans, l'âge des premières conjugaisons. Passé, présent, futur : les histoires peuvent enfin jouer avec les temps. Dès lors, tout devient possible. Voire angoissant, lorsque les jours qui passent annoncent le vieillissement. Celui de *L'Epouvantail qui voulait voyager,* dont le héros tombe en guenilles dans un champ abandonné, pleurant de se sentir seul et inutile… jusqu'à ce que les oiseaux, attendris, viennent l'entraîner dans de nouvelles aventures. Celui, aussi, de *Grand-mère arrose la lune* (4), dont le graphisme noir et blanc accompagne un poème dénué de ponctuation mais non de mélancolie. *« Ma grand-mère/abrite une lune/dans son armoire/Avant de dormir/elle ramasse les ombres/les feuilles et les chauves-souris/Mais les ombres lui échappent/et retournent aux arbres »*… La mort n'est pas loin, et avec elle, pour le jeune lecteur, la conscience de sa finitude.

Avant, après, longtemps : désormais ces mots ont un sens, et permettent de se projeter loin dans l'avenir ou le passé. Dans l'espace aussi, puisque ces deux-là sont indissociables. Si l'enfant de 9 ans assimile sans peine les unités de mesure de temps contenues dans le langage, c'est qu'il est devenu capable de raisonner sur trois variables à la fois : la durée, la vitesse et la distance. Le voilà prêt à se passionner pour le mystère des origines, l'évolution des phénomènes, les plaisirs de l'Histoire.

Prêt à suivre, par exemple, la Grande Ambassade, en marche vers *Le Roi des trois Orients.* Une épopée, enfin ! Long cortège de femmes, d'hommes et d'enfants aux langues multiples, ce peuple marchera longtemps avant de rendre hommage au souverain vénéré, traversant saisons et paysages en une immense fresque. En chemin, il nous fera partager ses lois et ses rites, ses fêtes et ses morts. Et connaître son héros, le joueur de luth par lequel tout arrive – y compris l'amour. Lorsque les ambassadeurs rejoindront enfin le roi en son royaume, il n'y découvriront ni splendeur ni protocole, mais une écoute attentive et un pays en paix. Dessinée avec un grand souci du détail, cette intrigue humaniste se déroule en un seul tenant, chaque image se poursuivant trait pour trait à la page suivante. Une trouvaille que les éditions Rue du monde ont eu la bonne idée de prolonger : les acheteurs de l'ouvrage se verront remettre en cadeau une reproduction de la fresque (3, 50 mètres de long) répartie en trois rouleaux, à l'image des premiers livres chinois.

Vient le jour où la fuite du temps annonce la nostalgie, la morsure du bonheur qui ne reviendra plus. A la manière du *Je me souviens* de Pérec, *J'aime l'été* (6) musarde dans ces mémoires d'enfance, emplies de parfums de foin, de chaleur lourde et de goût de confitures. *« J'ai aimé le soir, au crépuscule, entendre sonner les cloches des vaches dans le pâturage. J'ai aimé dire : "crépuscule" »*, confie Marie. Le texte est doux, les dessins frais et simples, et l'on feuillette le tout comme un album de photos-souvenirs. Avant d'être rappelé à la réalité – si l'on ose dire – par le très percutant *365 pingouins*, qui voit l'ordinaire d'une famille bouleversé par l'irruption quotidienne, à partir du 1er janvier, d'un de ces habitants des pôles. Le 31 décembre de la même année, 365 invités en plastron empliront la maison… La famille, quant à elle, réveillonnera sur le gazon. Mais elle aura le fin mot de l'histoire, l'une des plus drôles – et écologiques – de la saison. ■

CATHERINE VINCENT

**« Dominos de mots » de Béatrice Fontanel et Séverin Millet.** ACTES SUD JUNIOR

*(1) Le Jacquot de Monsieur Hulot,* de David Merveille, éd. du Rouergue, 32 p., 15 €. **Dès 2 ans.**
*(2) Quatre points et demi,* de Yun Seok-jung et Lee Young-kyung, Picquier, 36 p., 9,50 €. **Dès 4 ans**.
*(3) L'Epouvantail qui voulait voyager,* d' Hubert Ben Kemoun et Hervé Le Goff, Père Castor/Flammarion, 32 p., 13 €. **Dès 6 ans.**
*(4) Grand-mère arrose la lune,* de Jean Elias et Anastassia Elias. Motus, 54 p., 10 €.
*(5) Le Roi des trois Orients, de François Place. Rue du monde, 56 p., 22,80* €. **Dès 10 ans.**
*(6) J'aime l'été,* de Minne et Natali Fortier. Albin Michel, 128 p., 12,50 €. **Dès 6 ans.**
*(7) 365 Pingouins,* de Jean-Luc Fromental et Joëlle Jolivet. Naïve, 42 p., 15 €. **Pour tous âges.**

## Bric et broc en boîtes

**L'INVENTION DES OISEAUX À PLUMES et autres fables en boîtes** de Xabi M. et Olivier Thiébaut.

Ed. Sarbacane, 40 p., 15,50 €.

On peut le feuilleter à tout âge, mais il faut savoir lire depuis longtemps pour goûter pleinement les finesses de cet album né de l'association de François-Xavier Molia, alias Xabi M., et d'Olivier Thiébaut. Le premier traque l'étrangeté au pied de la lettre. Le second, relieur de formation, n'est ni sculpteur ni peintre, mais plasticien : spécialiste de la mise en boîte, il explore les rencontres insolites entre objets. De leur association est né un bijou au format carré. Un univers d'art brut donnant une explication décalée de la nature des choses, et des transformations du temps.

*« Oubliez vos manuels de physique, abrégés de géométrie et autres cours de biologie : voici une histoire du monde autrement joyeuse, absurde et poétique »*, prévient l'éditeur. De fait, si les aspirateurs ne sont plus ce qu'ils étaient, si les zèbres, autrefois libres et sauvages, sont désormais prisonniers, si les roues carrées furent reléguées au placard avec les chapeaux en verre, ce n'est pas pour les raisons que l'on apprend à l'école. Boutons, figurines, timbres-poste : emplis de trouvailles de bric et de broc collées, clouées, peintes et rabotées, ces 16 tableaux-boîtes forment autant de mondes imaginaires. En les parcourant, on ne s'étonne plus de savoir pourquoi les poireaux se rafraîchissent les pieds, ni comment les baleines ont renoncé à la politique. S'il fallait choisir entre ces fables, notre préférence irait aux aventures des frères dragons qui ne savaient pas plaire aux filles, jusqu'au jour où… Mais chut ! Le secret est dans la boîte. ■

C. V.

## « Une prison à roulettes »

**LE TEMPS QUI PASSE…,** d'Etienne Klein.

Le Pommier, 60 p., 8 €.
Dès 8 ans.

Quel âge a le temps ? Qu'est ce qui le fait passer ? Que montrent nos montres ? Aux adultes, déjà, il est difficile de répondre. Alors, pensez ! aux enfants ! C'est pourtant la tâche à laquelle s'est attelé Etienne Klein, physicien au Commissariat à l'énergie atomique (CEA), mais aussi philosophe et auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique.

Destiné aux *« curieux de 9 à 12 ans »*, *Le Temps qui passe* met en scène deux jeunes garçons, Jules et Paul, et leur physicien de père : Etienne, comme il se doit. Pour mettre des mots simples sur une notion si complexe, le chercheur ne s'est toutefois pas contenté de discuter avec ses deux fils. Il s'est aussi aventuré dans une classe de CM2, dont les élèves avaient une mission simple : dire tout ce qui leur venait en tête à propos du temps.

*« En deux heures, les questions ont fusé dans tous les sens »*, raconte-t-il. *« Age, mort, vitesse, attente, mesure, calendrier : ils ont voulu parler de tout… sauf du temps lui-même ! »* Et pour cause. Si le langage nous aide si peu à cerner la nature du temps, c'est que la notion elle-même *« a quelque chose de primitif, d'"originaire", au sens où elle n'est dérivable d'aucune autre notion. De sorte que toute tentative pour la définir ne peut être que redondante »*.

Face à une telle abstraction, comment intéresser des enfants ? *« Mon seul but*, confie Etienne Klein, *était de les amener à une sorte d'étonnement, de leur faire entendre la petite musique de la complexité. »* Pari gagné. Mené tambour battant lors d'un déjeuner de famille bousculé par la perspective d'un match de foot, le dialogue entre Jules, Paul et leur père n'a rien de rébarbatif ni d'abscons, mais distille une bonne dose de cette *« étrangeté intelligible »* qu'est la science. Et procure une petite déception au néophyte : les voyages dans le temps ne sont pas pour demain ni même pour après-demain, mais sont tout simplement impossibles. Le temps, affirme le physicien, est une prison à roulettes… ■

C. V.

La librairie
LES CAHIERS DE COLETTE
23-25, rue Rambuteau, Paris 4ème - Tél. 01 42 72 95 06
recevra
ANTONIO TABUCCHI
le vendredi 24 novembre
à partir de 18h.
à l'occasion
de la parution de
Au pas de l'oie
(Ed. du Seuil)
FRANÇOIS HARTOG
le jeudi 30 novembre
à partir de 18h.
qui présentera
JACQUES REVEL
Manières de penser, Manières de faire
(Ed. Galaade)

## PRIX BAOBAB

Voici les 11 albums en lice pour le prix Baobab décerné chaque année par le Salon du livre de Montreuil, le Syndicat de la librairie française, l'Association des librairies spécialisées jeunesse et *Le Monde* :

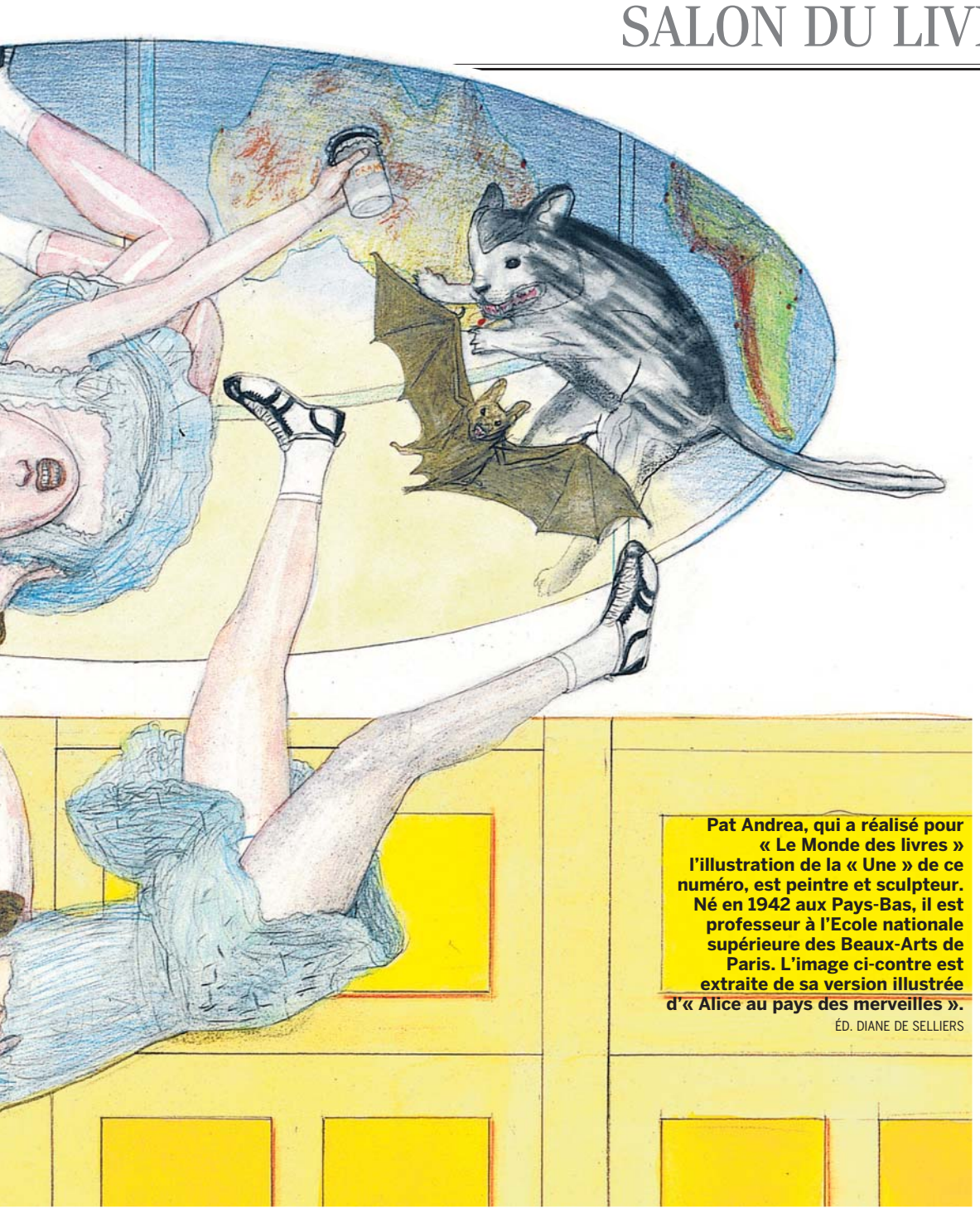
**LA TRÈS PETITE ZÉBULINE,** de Véronique Ovaldé, illustrations de Joëlle Jolivet
C'est l'histoire d'une petite fille très jolie, mais très triste, car elle ne grandit pas d'un pouce. A l'école, on la traite de fourmi, surtout quand il lui faut un tabouret pour effacer le tableau. Un jour, partie se promener dans l'une de ses robes de velours rouge sur laquelle sa mère a brodé des fleurs, Zébuline s'assoit sur un ponton pour observer la mer des Mirettes quand, plouf, elle perd une de ses chaussures. Zébuline fait alors le grand plongeon, rencontre une pieuvre très maquillée, des bernard-l'ermite ensommeillés et des crevettes scolarisées. Quand elle refait surface, elle se rend compte que ses habits ont rétréci… Comme dans *Déloger l'animal* (Actes Sud, 2006), Véronique Ovaldé s'interroge sur ce que grandir signifie ; alors que le lecteur, médusé, assiste à la croissance de la belle Zébuline.
Actes Sud, 34 p., 14 €. **Dès 5 ans**

**UN LION A PARIS,** de Beatrice Alemagna
Un album étonnant – par son format, son sens de lecture, son sujet… Sous prétexte d'expliquer la présence d'un lion à Denfert-Rochereau, l'auteur compose une invitation à visiter Paris en réenchantant les poncifs touristiques, de Beaubourg au Louvre ou à la tour Eiffel (« Le Monde des livres » des 23 juin 2006. Lire aussi le portrait de Beatrice Alemagna, « Le Monde des livres » du 29 octobre 2004).
Autrement, 36 p., 23 €. **Dès 6 ans**

**DEUX OU TROIS ENFANTS BIEN DODUS POUR 9 PERSONNES,** d'André Bouchard
Beurk ! Encore du chasseur ! Les sept filles de l'ogre sont « trop » déçues lorsqu'on leur apprend qu'il y aura encore du *« chasseur-chasseur »* à dîner ce soir. Les chasseurs, c'est pas bien bon. C'est *« plein de poils qui restent coincés entre les dents »*. Ah, si seulement on pouvait leur servir de bons enfants frais et qui croquent sous la dent. On songe aux *Twits* de Roald Dahl. Rythme rapide, illustrations pleines d'humour font de ce conte un régal. Avec en prime la recette du *« chasseur-chasseur »* bien accommodé, bien sûr.
Circonflexe, 34 p., 14 €. **Dès 7 ans**

**LE NEZ,** d'Olivier Douzou
Entre Gogol et les mots tordus de Pef, une histoire un peu loufoque de nez bouché et de ses conséquences. *« Guand je be zuis rébeillé ce batin-nà, j'étais gomblètement mouché »*, raconte le narrateur. *« Une hisdoire de vous. Un songe beut-être… »* qui fait rire par ses trouvailles et malgré le procédé un peu répétitif.
Ed. BeBo, 60 p., 15 €. Dès 8 ans.

**JE VOUS AIME TANT,** d'Alain Serres Olivier Tallec
Gaétan aime la jeune fille de la fenêtre bleue, juste en face.



Pat Andrea, qui a réalisé pour « Le Monde des livres » l'illustration de la « Une » de ce numéro, est peintre et sculpteur. Né en 1942 aux Pays-Bas, il est professeur à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris. L'image ci-contre est extraite de sa version illustrée d'« Alice au pays des merveilles ». ÉD. DIANE DE SELLIERS

# Sur les planches ou au musée, le livre de jeunesse autrement...

On sait la qualité de la production des livres pour la jeunesse français, fréquemment récompensés dans les Foires et Salons internationaux. Mais sait-on à quel point certains engagements éditoriaux s'avèrent féconds, poussant à prolonger, hors des rayons des bibliothèques, l'élan créateur jusqu'à la scène, l'école, la médiathèque, voire le musée, qui sont autant d'adresses annexes ?

A peine sorti en librairie, *Le Soldat rose, « conte musical pour les enfants et ceux qui le sont restés »*, imaginé par Louis Chedid et Pierre-Dominique Burgaud (illustrations de Cyril Houplain, Hachette, 68 p., 19,90 €), est devenu un spectacle donné deux fois au Grand Rex à Paris le 12 novembre (*Le Monde* du 14 novembre), tandis que le CD (Atmosphériques 984 188-6) est déjà en tête des ventes, sans attendre la diffusion télévisuelle prévue pour les fêtes de fin d'année. Casting de stars oblige.

**« Fou de dessin »**

Ce n'est pas la distribution qui justifie le succès confirmé de l'adaptation théâtrale des *Derniers Géants*, album phare de François Place (Casterman, 1992) et porté sur les planches dès 1994 par la Compagnie Morisse. Fantaisie pour marionnettes et quatre acteurs, cette évocation subtilement poétique, réalisée avec le concours de François Place lui-même, ouvrait les *« instants singuliers »* de la 16e édition de Lettres d'automne, le festival littéraire inventé par Maurice Petit à Montauban (outre Place, dont le Musée Ingres comme la Bibliothèque accueillent deux expositions jusqu'au 26 – www.confluences.org –, l'invité d'honneur en est Alberto Manguel). La grâce de cette nouvelle vision décida même d'une commande inédite dont naquit *Grand Ours*, devenu, par une juste symétrie, un album chez Casterman. Elle décida aussi de l'engagement de François Place dans la comédie musicale avec le savoureux *Barbababor* (éd. Thierry Magnier, 2003). Si les deux derniers titres de l'artiste, *Le Prince bégayant* (Gallimard) et *Le Roi des trois Orients* (Rue du monde), ont animé les rencontres de François Place avec les écoliers et lycéens de Montauban, l'émerveillement de l'interprétation scénique tempérait la naturelle fascination pour la maestria du peintre, toujours plus *« fou de dessin »*.

La même magie habite depuis peu la très sage Bibliothèque Marmottan à Boulogne-Billancourt (7, place Denfert-Rochereau), où, jusqu'au 17 février, s'expose *Champignon Bonaparte*, de Gilles Bachelet. Dans ce temple napoléonien, il a fallu l'audace du commissaire, Bruno Foucart, pour installer cette vision narquoise, décapante en diable, révélée par Patrick Couratin au Seuil à l'automne 2005. Si la nouveauté de l'artiste, *Quand mon chat était petit* (Seuil, 48 p., 12 €), qui prolonge *Mon chat le plus bête du monde*, prix Baobab justifié de 2004 (Seuil, 52 p., 13), a droit à son propre espace d'accrochage, c'est la confrontation des valeurs impériales entre sagesse muséographique et délire créatif qui fait le prix de cette expo, dont le clou est une création éphémère, Bachelet réalisant depuis septembre un dessin panoramique dont les dimensions (13 m × 3 m) dépassent celles du *Sacre* de David. Lavis d'encre de Chine et d'aquarelle, ce *Champignon Bonaparte* en visite dans l'atelier de David pétille de malice et de références détournées. Et la « fresque » en chantier devrait le rester, comme un moment suspendu dans cette réinvention provocatrice de l'iconographie napoléonienne, même si Bachelet y travaillera en public les jours de ses dédicaces.

Enfin, à Saint-Priest, dans le Rhône, où s'est tenu le septième Salon petite édition et jeune illustration, du 3 au 5 novembre, Marie Paquet et son équipe ont parallèlement décliné sur les murs de la Médiathèque François-Mitterrand (place Charles-Ottina, jusqu'au 9 décembre) le regard aigu de Gianpaolo Pagni dont *Tourbillon* et *L'Explorateur* (Seuil) servent de support à un jeu d'observation et de repérage qui permet d'expérimenter soi-même les liens formels et esthétiques que l'illustrateur explore comme personne.

Présente aussi à Saint-Priest, l'exposition des originaux de l'éblouissant *De temps en temps*, d'Anne Herbauts (Esperluète éd., 48 p., 22) est déjà à Montreuil, où se retrouvent pour le Salon les cinq cabanes, qui sont autant de maisons du temps, que la jeune artiste a fait circuler tout au long du mois en Seine-Saint-Denis.

Qui osera encore parler de l'air confiné et de la sage retraite des bibliothèques ? ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

# Voyages initiatiques et encres de Chine

**J'APPRENDS LA CALLIGRAPHIE CHINOISE**
de He Zhihong
et Guillaume Olive.

Picquier, 96 p., et un CD Rom PC/Mac, 18,50 €. **Dès 9 ans.**

**LA FORÊT DES PANDAS**
de He Zhihong
et Guillaume Olive.

Seuil, 28 p., 14,50 €. **Dès 3 ans.**

**DIN'ROA LA VAILLANTE**
de Jean-Louis Le Craver
et Martine Bourre.

Didier, « Escampette », 28 p., 12,50 €. **Dès 6 ans.**

Et si on s'exerçait à écrire comme en Chine ? Pas les caractères ordinaires, mais cette science du pinceau et de l'encre qui requiert concentration et application. Dans un petit volume didactique, clair et astucieux puisqu'il propose des exercices pratiques et permet grâce à un cédérom de s'initier au geste juste et à la prononciation, l'artiste He Zhihong et son époux Guillaume Olive ont réussi à mener de front l'apprentissage des règles, des styles et des traits. Une plongée captivante dans un art authentique.

Qu'on se soit ou non essayé à la calligraphie, on peut toujours savourer le travail de He Zhihong, rendu fameux par les albums qu'elle donna longtemps à L'Ecole des loisirs, avec cette *Forêt des pandas*. Coécrite avec Guillaume Olive, cette fable raconte la longue marche du petit Maomao jusqu'à la réserve de Wolong, où les pandas sauvages, menacés par la sottise et la cupidité des hommes, peinent à survivre.

**Douceur du trait**

Pour sauver un petit blessé perdu sans sa mère, l'enfant va entreprendre un voyage initiatique où cet amoureux de la nature comprend que préserver ne suffit pas quand il faut rétablir l'écosystème qui permet seul la survie d'une espèce menacée. Une leçon que la douceur du trait et la science de la composition de He Zhihong rendent aussi convaincante que gracieuse.

On retrouve la même finesse dans les compositions de Martine Bourre (1) quand elle campe la détermination de la petite Din'Roa, à qui sa mère a dû laisser la garde de son jeune frère, quand l'ours, déguisé, se fait passer pour leur grand-mère et s'apprête à les dévorer. Cette fable asiatique, parente de notre *Petit Chaperon rouge* occidental, joue délicatement des contrastes entre l'ombre, propice au traquenard, et la lumière chaude, qui nimbe les actions de la valeureuse fillette. Echo d'une peinture chinoise dont la séduction prolonge celle de la calligraphie. ■

PH.-J. C.

*(1) Martine Bourre illustre parallèlement un succulent* Ours qui lit, *un conte pince-sans-rire d'Eric Pintus, où un paisible plantigrade est sans cesse interrompu dans sa lecture par les animaux qu'il doit dévorer, jusqu'à ce qu'un lapin futé déjoue le sort funeste qui l'attend. Un travail d'orfèvre sur les matières textiles et une leçon sur la force du langage pour rompre les habitudes et décider de sa vie (Didier, 32 p., 12,90 €).*

.Mais, voilà, sa timidité le paralyse. Alors il décide de lui déclarer sa flamme en lui écrivant. Une lettre d'amour qui va en mettre un temps pour traverser la rue : elle va faire le tour du monde. Une jolie parabole sur la timidité et le temps qu'il faut pour accepter de la vaincre.
Rue du monde, 66 p., 16 €. **Dès 8 ans.**

**VOUS VOULEZ RIRE ?,**
de Christian Voltz
Depuis *Toujours rien ?*, Voltz impose son ton malicieux et une énergie vitale qui sert comme jamais son propos. De l'asticot à l'aigle, du loup à la baleine, chacun envie le sort de l'autre, miné par ses frustrations, ses rêves d'évasion impossibles. Même l'homme, qui semble libre de son destin, partage avec chacun l'angoisse des fins dernières. Et la Mort elle-même, seul personnage majuscule, envie les sensations d'un simple asticot. Pourfendant pleurnicheries et fatalités, voici un hymne à la vie où chacun puisera des raisons d'espérer.
Le Rouergue, 36 p., 13,50 €. **Dès 4 ans.**

**L'ÉTROIT CAVALIER,**
de Michel Galvin
Mi-conte philosophique, mi-parodie de western, *L'Etroit cavalier*, dont le titre sonne comme un clin d'œil à d'autres mythologies littéraires, met en scène un trio de desperados cupides, foudroyés par la beauté d'un cheval exceptionnel qu'ils convoitent au risque de se déchirer. En 40 plans et autant de toiles somptueuses, Galvin impose mieux qu'un imaginaire, une éthique.
Seuil, 44 p., 18 €. **Dès 7 ans.**

**LE CHAPEAU,**
de Marcus Malte, illustrations de Rémi Saillard.
Un chapeau qui s'envole, une grenouille qui cherche un abri, un poisson qui a faim, un pêcheur qui rêve : quatre angles pour une même histoire tout en fraîcheur et recommencements. Une grande puissance poétique.
Syros, 44 p., 13,50 €. **Dès 3 ans.**

Trois autres ouvrages sont également en lice : ***Le Jacquot de monsieur Hulot***, de David Merveille, ***365 pingouins***, de Jean-Luc Fromental, illustrations de Joëlle Jolivet, et ***Le Roi des trois Orients,*** de François Place *(Lire les critiques de ces livres en page 6).*

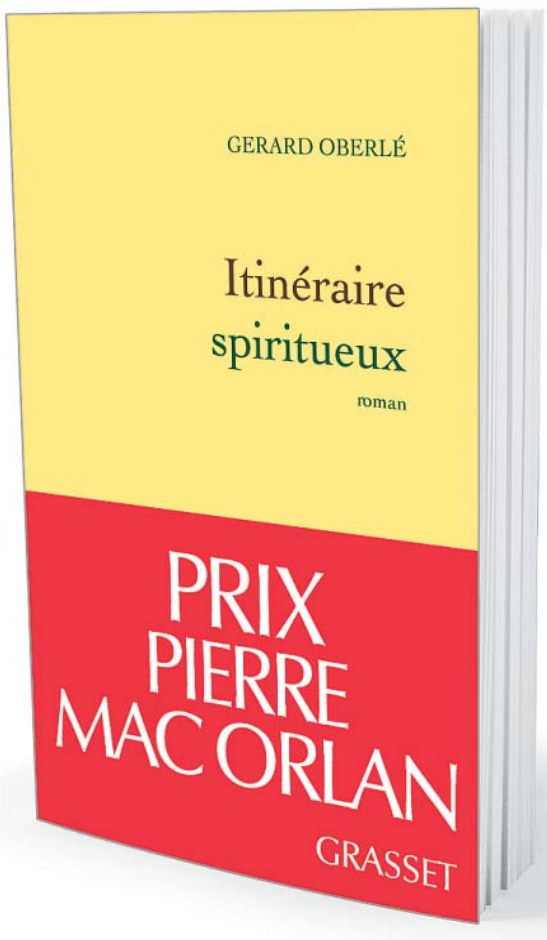
PHILIPPE-JEAN CATINCHI ET FLORENCE NOIVILLE

"Une joie de vivre féroce et un doux abandon à la mélancolie. On en redemande."
Xavier Houssin, ***Le Monde des livres***

"Gérard Oberlé nous éblouit."
Ruth Valentini, ***Le Nouvel Observateur***

"Méchant et cocasse, tendre et canaille. Une célébration baroque de l'excès."
Sébastien Lapaque, ***Le Figaro littéraire***

"Oberlé jongle avec les mots anciens et populaires, savants et facétieux."
Bernard Pivot, ***Le Journal du dimanche***




Grasset

# Notre sélection

**OUVRE LES YEUX !,** de Claire Dé
Juste des photos de nature. Rieuses et pleines d'énergie. Juste des photos, mais que d'émotion ! Un album pour les tout-petits qui porte bien son titre.
Panama, 96 p., 15 €. **Dès 2 ans.**

**QUAND LE MONDE ÉTAIT JEUNE,** de Jürg Schubiger
Une ville qui s'ennuie décide de se mettre en route. Un chameau s'égare à Bagdad. Un ange perdu choisit d'habiter sur terre. Ce recueil ressemble à un carnet de rêves enfantins. Un guide pour entrevoir la magie du monde.
La Joie de lire, 102 p., 10,70 €.
**Dès 7 ans.**

**LE MYSTÈRE DES COULEURS,** de Da Silva et Françoiz Breut
Un album intelligent, futé, rimé, le tout dans un mélange – CD inclus – d'ukulélé et de mandoline. Coco le corbeau est un triste peintre : il a beau mettre du jaune et du rouge partout, il reste terriblement noir. Heureusement, Martha la corneille lui présente Chloé, une fillette avisée qui connaît le secret des couleurs : rien n'est jamais tout blanc ou tout noir... Un conte qui donne à réfléchir et met de bonne humeur.
Actes Sud, 34 p., 23 €. **Dès 5 ans.**

**PLUS TARD, JE SERAI FEMME DE MÉNAGE,** de Morgane David
*« Ce n'est pas parce que les adultes rencontrent des problèmes que les enfants doivent arrêter de bien grandir »*, prévient-on au début de ce livre. D'où cette collection innovante, « Ethique et toc ! » sur les crises que peut vivre l'enfant dans sa famille. Mais avec humour garanti.
Hatier, 28 p., 6 €. **Dès 7 ans.**

**KOI,** de Frank Secka
Koi est le petit nouveau de la bande des enfants. Il est perdu, personne ne peut répondre à ses questions. Pourquoi toujours suivre les autres enfants ? Construire des châteaux que la mer détruit ? Une fable tout en finesse sur ces moments où le quotidien semble devenir fou. Les illustrations de Julie Mercier font merveille.
Le Rouergue, 105 p., 6,50 €. **Dès 8 ans.**

**AMIS DE CŒUR,** de Kate Banks
Oliver et Lucrezia diffèrent en tout, pourtant leur amitié est inébranlable. Ils ont grandi ensemble et se retrouvent en vacances. Lucrezia revient sur l'été de leurs 13 ans : matinées sur la plage, courses en bateau, bonheur d'être ensemble... Sur un bord de mer italien, Kate Banks met en scène les questions essentielles qui hantent tout passage vers l'âge adulte.
Gallimard, 199 p., 9,50 €. **Dès 12 ans.**

**MONSTRE NE ME MANGE PAS,** de Carl Norac et Carll Cneut
Toute la comédie humaine résumée dans une fable où la ruse triomphe de du mal. Un irrésistible Carll Cneut, dans la pure tradition flamande.
Pastel, 28 p., 13,50 €.
**Dès 6 ans.**

**LE VOYAGE DE MOSCA** de Frances Hardinge
Mosca est une héroïne digne des plus beaux romans d'aventures. Avec l'oie Sarasin, elle part à la recherche de mots nouveaux et se trouve mêlée à d'incroyables intrigues. Un premier roman qui ira droit au cœur de tous les chercheurs de mots.
Gallimard, 426 p., 16,50 €. **Dès 12 ans.**

**NUE, LE TEMPS D'UNE POSE** de Maryse Lamigeon
Lilia veut devenir peintre. Son travail est plus qu'un simple gagne-pain. Au fil des séances de pose, elle apprend à dépasser sa timidité, à maîtriser l'image de son corps et les regards qu'il suscite. Maryse Lemoine, ancienne élève d'une école d'art, offre une réflexion originale sur la relation au corps et à ses différentes nudités... Une variation intimiste sur le roman d'apprentissage ? traitée avec doigté.
Syros, 92 p., 7,50 €. **Dès 14 ans.**

**PICASSO,** de Brigitte Labbé et Sonia Chaine
Cet opus bien documenté présente avec clarté le parcours du maître et ses thèmes de prédilection. Sans parti pris hagiographique, les auteurs décrivent sa vie tumultueuse, sa force créatrice ? mais aussi son arrogance et son égoïsme. Une leçon vivante et didactique sur le plus grand peintre du XX^e siècle. L'occasion de s'interroger sur les ressorts de la création et de rencontrer d'autres artistes, Apollinaire, Matisse, Braque...
Milan, 64 p., 6 €. **Dès 10 ans.**

**MINUSMAN,** de Nathalie Brisac
Un joli conte pour remonter le moral de ceux qui se sentent un peu bousculés par la vie. Isaac rêve le soir qu'il se transforme en Minusman, le petit qui peut lutter contre les injustices des grands. Dans la vie réelle, il est grondé à tort à l'école, humilié par son frère, trop timide pour dire ce qu'il pense. Un jour ? la maîtresse demande aux enfants d'écrire une lettre à la sorcière Yapa Plujuste. Elle, enfin, le comprend !
L'Ecole des loisirs, 54 p., 7,50 €.
**Dès 6 ans.**

**L'ÉTONNANTE HISTOIRE D'ADOLPHUS TIPS** de Michael Morpurgo
Après *Le Soldat Peaceful* et *La Trêve de Noël*, Morpurgo poursuit son évocation des années de guerre. Voici, dans la Grande6Bretagne de 1943, la petite Lily, 12 ans, et son inséparable chat Tips. Ils habitent le Devon, dans une zone évacuée pour l'entraînement au débarquement américain. La famille a dû quitter sa ferme, le père est loin, et le récit suit le journal intime de Lily qui oscille entre peur et frivolité, selon une intrigue sensible et parfaitement menée.
Gallimard, 198 p., 5,70 €. **Dès 10 ans.**

**LES MÉTAMORPHOSES D'ALADIN OU COMMENT IL FUT PASSÉ AU CAVIAR,** d'Héliane Bernard et Jean-François Martin
Comment deux histoires n'en font qu'une ? Par la pratique du caviardage, *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, illustré par Lucien Laforge en 1912, se métamorphose en *Ballade de la pie voleuse*. Une mise en perspective astucieuse des effets sournois de la censure.
Michalon, « Tatou », 44 p., 18 €.
**Dès 10 ans.**

**MON POISSON ROUGE,** de Barroux
*« Mon poisson rouge, c'est le plus fort des poissons rouges. »* Voilà, tout est dit. Sauf que l'imagination de Barroux est sans limite. Simple et délicieux.
Nathan, 36 p., 12,50 €.
**Dès 4 ans**

**PETIT FLORILÈGE NATURALISTE,** de Jacques Testard
Où un grand biologiste se penche sur la vision des sciences naturelles des scientifiques du XVIII^e siècle. Une anthologie de définitions drôles et cocasses sur la nature, l'humour, le divin... Et un élégant livre cadeau.
Belin, 146 p., 17 €. **Dès 9 ans.**

**LA SATANORMALÉFICASSASSASSINFERNALE POTION DU PROFESSEUR LABOULETTE** de Michael Ende
Un merveilleux inédit de Michael Ende traduit par Jean-Claude Mourlevat. Deux sorciers qui se détestent complotent et préparent, une potion aux effets dévastateurs. Mais le Haut Conseil des animaux a placé chez chacun un espion : le chat Maurizio et le corbeau Jakob. Réussiront-ils à empêcher les deux malveillants de nuire ? Un bijou !
Bayard, 286 p., 11,90 €. **Dès 10 ans.**

**LE PLUS GRAND DES PETITS CIRQUES,** d'Aurélia Grandin et Fred Chapotat
On connaît la patte d'Aurélia Grandin. Ici son talent de peintre croise son goût des objets de récupération et du bois sculpté. Elle conte l'histoire de Léon, ouvrier sur le carreau qui redécouvre la vie par la magie du cirque. Mais ce monde de lumière et de chaleur a aussi ses violences... Apreté des conditions de vie, vertu de la solidarité : voilà des thèmes trop rares dans le domaine de l'album pour ne pas se réjouir de cette réussite.
Rue du Monde, 48 p., 18 €. **Dès 5 ans.**

**DOMINOS DE MOTS,** de Béatrice Fontanel et Séverin Millet
Un côté bout de ficelle de cheval avec toute la poésie de la très talentueuse Béatrice Fontanel. Ne résistez pas à cette subtile invitation au voyage.
Actes Sud, 40 p., 12 €. **Dès 5 ans.**

**UMA LA PETITE DÉESSE,** de Fred Bernard et François Roca
Nouvelle fable du duo Bernard-Roca. Ici c'est l'Inde ancienne, celle du *Mahabharata*, qui est le cadre de l'aventure d'Uma, superbe roman d'apprentissage qui permet une nouvelle fois de s'extasier sur la virtuosité du tandem.
Albin Michel, 36 p., 13,50 €. **Dès 10 ans.**

**LA LUNE NUE,** de Marie Sellier et Hélène Rajcak
Comment la Lune vit-elle ses phases de croissance, elle qui est exposée au regard de tous, sans pudeur ni retenue ? Priant sa mère, la Voie lactée, de lui offrir une garde-robe à sa mesure, elle s'aperçoit bientôt de la vanité de son rêve, devant son corps en mutation. Cette fable qui parle de transformations physiques, de coquetterie et de réserve, est rendue moins brutale par la subtilité du texte et du dessin d'Hélène Rajcak.
Le Baron perché, 48 p., 16,90.
**Dès 5 ans.**

**VICTOIRE S'ENTÊTE,** de Claire Cantais
Victoire doit trouver un époux. Mais la princesse, tête en l'air, a promis sa main à celui qui lui offrira une nouvelle tête. D'où un défilé malin où chaque protagoniste emprunte ses traits à une œuvre d'art. Du coup, cette fable devient une réjouissante initiation à l'art, que l'on complétera grâce à l'éducation du regard que propose Caroline Desnoëttes avec *Regarde la peinture à travers les siècles* (Albin Michel, 64 p., 18,50 €.).
L'Atelier du poisson soluble/Musée du Louvre, 44 p., 14,20 €. **Dès 6 ans.**

**OÙ ES-TU PRINCESSE ?** de Nathalie Dieterlé
Une quête éperdue à la recherche de sa bien-aimée, enlevée par un affreux pirate. Sur le conseil d'un magicien qui sait lire le message des ombres, Lilo relève le défi, et ce pop-up unique livre un merveilleux théâtre d'ombres.
Casterman, 16 p., 15 €. **Dès 4 ans.**

SÉLECTION RÉALISÉE PAR JACQUES BAUDOU, PHILIPPE-JEAN CATINCHI, ANNE DE GUIGNÉ ET FLORENCE NOIVILLE

**« 365 Pingouins » de Jean-Luc Fromental et Joëlle Jolivet.** ED. NAÏVE.

**« Monstre ne me mange pas » de Carl Norac et Carll Cneut.** ÉD. PASTEL

Le secteur de la jeunesse, en constant progrès, se place au deuxième rang des ventes de l'édition française

# Le triomphe de la fiction en grand format

Dans un climat économique qui se dégrade fortement – les ventes globales, en librairie, ont chuté de 10 % en octobre –, la jeunesse fait bande à part. *« Il s'agit du segment le plus dynamique, avec une croissance de 5 % de son chiffre d'affaires depuis le début de l'année »*, confirme Colette Gagey, présidente du groupe jeunesse au Syndicat national de l'édition (SNE). Après la littérature générale (22 %), les livres pour la jeunesse arrivent en deuxième place dans la composition du chiffre d'affaires de l'édition (16,5 %) pour les dix premiers mois de l'année 2006.

Et, pourtant, il s'agit d'une année sans Harry Potter. En 2005, les ventes du sixième tome, *Harry Potter et le Prince de Sang Mêlé* (Gallimard) ont représenté 10 % des 300 millions d'euros du secteur, alors que le livre en grand format n'est sorti que le 30 septembre. L'effet de souffle s'est poursuivi en 2006, puisque, sur les dix premiers mois de l'année, il pointe dans le classement des ventes à la troisième place derrière *Le Monde de Narnia* (Gallimard) et *L'Aîné* (Bayard), deuxième tome des aventures d'*Eragon*.

Chaque maison a sa série phare, *Les Orphelins Baudelaire* (Nathan), *Chroniques des temps obscurs* (Hachette), *Artemis Fowl* (Gallimard), *Arthur et les Minimoys* (Intervista), *Peggy Sue* (Plon). La concentration consacre le triomphe de la fiction en grand format. Le lancement de films comme *Arthur et les Minimoys*, de Luc Besson, le 13 décembre, ou encore *Eragon*, le 20 décembre, renforce cette tendance.

Le poche connaît en revanche une perte de vitesse (– 3,9 %), essentiellement due à la profusion de titres. Le documentaire apparaît lui aussi en repli par rapport à la fiction, dont les thèmes de prédilection demeurent la fantasy, les récits d'aventures vécues ou rêvées, les histoire de machines à remonter le temps, etc. A noter aussi la bonne santé des livres d'éveil et de petite enfance avec notamment l'engouement pour les albums avec des héros récurrents comme *Dora l'exploratrice* chez Albin Michel.

Aujourd'hui, le secteur de la jeunesse – près de 400 maisons d'édition pour environ 80 millions de livres vendus – est dominé par quatre « grands » : Hachette, Gallimard, Editis (qui détient Nathan, Pocket Jeunesse, Hemma) et Bayard, qui a racheté Milan. Mais cela n'empêche pas l'existence de maisons dynamiques de taille moyenne, comme L'Ecole des loisirs, Fleurus (qui appartient au groupe Media Participations), Albin Michel (propriétaire de Magnard), Actes Sud (qui comprend Le Rouergue et les éditions Thierry Magnier) ainsi que de petites maisons comme Rue du monde, Le Pommier, Tourbillon. A noter que ce marché ne comprend pratiquement pas d'acteurs étrangers, à l'exception du britannique Usborne.

La bonne santé du secteur a entraîné la création de librairies jeunesse ainsi que des succursales et des rayons spécialisées par les grandes librairies indépendantes (Polymômes à Montpellier, Le Divan jeunesse à Paris...). Reste que les gros éditeurs font désormais près des deux tiers de leurs chiffres d'affaires en grandes surfaces. Et que les hypers sont particulièrement actifs. Cette réorientation, qui joue souvent au détriment de la qualité, s'accompagne d'une surproduction criante. Une évolution à tout le moins préoccupante. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

Le Monde
Siège social : 80, bd Auguste-Blanqui
75707 PARIS CEDEX 13
Tél. : +33 (0)1-57-28-20-00
Fax. : +33 (0)1-57-28-21-21
Télex : 206 806 F

Edité par la Société Editrice du Monde,
président du directoire,
directeur de la publication :
**Jean-Marie Colombani**

*La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration.*
*Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437.*
*ISSN : 0395-2037*

Pré-presse *Le Monde*
Impression *Le Monde*
12, rue M.-Gunsbourg
94852 Ivry Cedex
Printed in France

OJD PRESSE PAYANTE 2004

« Une femme à Berlin », poignant témoignage sur les atrocités dont furent victimes les Allemandes aux dernières heures du nazisme

# Une oubliée de la débâcle

Les historiens estiment à plus ou moins 150 000 le nombre de femmes violées à Berlin par les soldats russes. Un jour nous comprendrons peut-être pourquoi il a fallu un demi-siècle pour que ce cataclysme humain émerge à notre conscience. Fallait-il que nous intégrions d'abord la Shoah ? Comment les Allemands ont-ils traversé la défaite totale, on le savait à travers des fictions, ou des témoignages sans art, ou un film comme le terrassant *Allemagne, année zéro,* de Roberto Rossellini, qui se termine par le suicide d'un enfant. Avec *Une femme à Berlin*, journal écrit par une femme de 30 ans qui pense, qui sait écrire, qui raconte presque froidement, sans pitié pour elle-même, les viols qu'elle subit et la manière dont elle se sert de sa culture, de son corps, pour survivre, tout change : notre sentiment (compassion ou non), nos idées (le peuple allemand ne payait-il pas pour avoir voulu, ou soutenu, en tout cas accepté, le régime criminel d'Hitler ?), notre morale, nos jugements, ce que nous voulons savoir et ce que nous préférerions ignorer. Cette fois, nous avons affaire à du réel subjectif, qui nous parvient par des moyens qui sont ceux de la littérature de témoignage, au plein sens des deux termes quand, justement, littérature et témoignage ne s'excluent pas. Un journal ne se récuse pas quand il sonne humainement juste. Cette anonyme a trouvé les mots pour dire la violence de la défaite, la violence faite aux femmes et comment elles sont plus fortes que les hommes.

**UNE FEMME À BERLIN**
**Journal 20 avril – 22 juin 1945**
Anonyme.

Traduit de l'allemand par Françoise Wuilmart, présentation de H. M. Enzensberger, Gallimard, « Témoins », 262 p., 23 €.

Elle dit fort peu de choses de sa vie antérieure de journaliste, employée d'une maison d'édition, lorsque, le 20 avril 1945, alors que l'Armée rouge encercle Berlin, elle se met à tenir un journal, non pas intime, mais strictement factuel. Elle écrit sous les bombes pour témoigner et surtout pour tenir le coup, devine-t-on, parce qu'elle n'a que ce moyen pour ne pas sombrer moralement.

Précédés par le roulement des orgues de Staline (lanceurs de roquettes), les Russes arrivent en même temps que le printemps dans les jardinets. Très vite, elle a un ton, une distance, une ironie sur elle-même et ses compagnes et compagnons de malheur dans les caves et les abris qui la rendent aimable au sens fort du terme. Elle a peur, elle dit sa peur, et en même temps s'en distancie. Elle regarde sévèrement ses compatriotes en détresse, ne leur passe aucune mesquinerie, aucune faiblesse, aucun retournement à vue contre leur idole, Hitler, devenu d'un seul coup l'unique responsable de leur sort, mais elle ne les fuit pas. D'abord parce que c'est impossible, ensuite parce que, dans cette situation extrême, ils sont devenus pour elle des congénères : l'espèce humaine dans la guerre quand celle-ci est perdue, une colonie animale.

La différence, c'est qu'elle est cultivée, elle a lu, sait par cœur des poèmes, même en latin ; elle a voyagé, elle parle les langues étrangères. Savoir le russe la met à part dans les caves, dans les appartements occupés par les Ivans (comme le peuple souterrain nomme les vainqueurs), avec leurs chevaux, leurs uniformes épais, leurs armes, leur sauvagerie de soldats qui se vengent des armées allemandes qui ont envahi leur patrie et tué et violé à n'en plus finir. Ils se vengent sur les femmes allemandes. Elles sont leur butin de guerre. Ils les prennent où ils veulent, quand ils veulent, à plusieurs, autant de fois qu'ils veulent et comme ils veulent : elles sont à leur merci. Par la violence et surtout par la faim.

Les hommes, les vaincus, invalides, affamés, détournent le regard quand les Ivans violent leur femme ou leur fille. Elle s'est réfugiée chez une veuve et un malade. Durant ces trois mois d'apocalypse, elle cherche des protecteurs contre les viols collectifs de la soldatesque. Alors des lieutenants ou des majors russes se servent d'elle, s'éprennent peut-être, tiennent les pires en respect, toujours provisoirement. Elle se persuade que « ce qui ne tue pas rend fort ». Constamment à la recherche de nourriture, elle noue des relations, émouvantes, mais pas émues, avec d'autres femmes moins exposées qu'elle, qui est belle, mais victimes comme elle des soudards. Sa noblesse à elle est justement de ne pas se penser en victime, de garder une lucidité impitoyable et même cet humour berlinois, cynique, insolent, souverain, qui permet de survivre à la défaite, à la honte, à la folie. Un critique avait écrit, en 1960, après la première parution en allemand de ce texte, que cette femme éhontée déshonorait la femme allemande. C'est tout le contraire. ■

MICHEL CONTAT

## Doutes et controverses

L'écrivain, poète, essayiste Hans Magnus Enzensberger a republié en 2003, dans sa collection « Die Andere Bibliothek », chez l'éditeur Eichborn, *Eine Frau in Berlin,* livre datant de 1954 pour sa première publication en langue anglaise et de 1959 en langue allemande. Ce texte d'une anonyme était préfacé par l'écrivain allemand établi aux Etats-Unis C. W. Ceram, pseudonyme de Kurt W. Marek (1915-1972), qui garantissait son authenticité et l'existence réelle de cette femme.

Enzensberger, dans sa présentation, reprenait à son compte le souhait légitime de cette femme dont il disait lui-même connaître l'identité. A sa parution, en été 2003, le livre est rapidement devenu un best-seller, qui s'est maintenu en tête des ventes pendant plusieurs mois. Le quotidien de Munich *Süddeutsche Zeitung* a publié, le 24 septembre 2003, une minutieuse enquête de Jens Bisky, qui révélait le nom de l'auteur, Marta Hillers (1911-2001), et son parcours. Après avoir eu des sympathies communistes au début des années 1930, voyagé dans toute l'Europe et séjourné quelque temps à Moscou, Marta Hillers s'était établie à Berlin vers 1935 et avait collaboré à des publications à destination des femmes et des marins. La controverse sur l'authenticité du texte est née du fait de la personnalité de son éditeur, Kurt W. Marek, qui avait publié dans les années 1930 des journaux intimes plus ou moins retravaillés. Le soupçon est donc né qu'il avait « édité » le journal de la Berlinoise à des fins de propagande antisoviétique en 1954, aux Etats-Unis. Sans démentir explicitement ces informations, Enzensberger a répondu dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* qu'il entendait respecter le désir d'anonymat de l'auteur de ce journal. Les droits appartiennent à la veuve de Kurt W. Marek. Jens Bisky en tire une conclusion assez prudente : tant que les cahiers manuscrits et la première dactylographie faite par la jeune femme elle-même n'auront pas été produits, un doute subsistera sur les manipulations dont son texte a pu faire l'objet. ■

M. CT.

Stupéfiante plongée dans le quotidien d'un bataillon de repris de justice chargé des basses œuvres de l'armée nazie

# Les braconniers du Grand Reich

**LES CHASSEURS NOIRS**
**La brigade Dirlewanger**
de Christian Ingrao.

Perrin, 292 p., 20,50 €.

Figure centrale des *Bienveillantes*, le best-seller de Jonathan Littell (Gallimard), le bourreau hante les travaux sur la guerre depuis une quinzaine d'années. Quand Lawrence Keeley relate les massacres des sociétés primitives (1), quand Denis Crouzet évoque les atrocités commises au XVI^e^ siècle par les *« guerriers de Dieu »* (2), quand Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker décrivent les violences perpétrées sur les champs de bataille de la Grande Guerre (3), quand Christopher Browning raconte comment cinq cents *« hommes ordinaires »* ont participé à l'extermination de 80 000 juifs polonais en seize mois (4), quand le journaliste Jean Hatzfeld au Rwanda (5) ou le cinéaste Rithy Panh au Cambodge (6) interrogent d'anciens bourreaux, c'est chaque fois pour tenter de répondre à la même question : pourquoi la guerre transforme-t-elle tant d'hommes en brutes sanguinaires ?

Les *« chasseurs noirs »* dont Christian Ingrao raconte la macabre épopée n'étaient pas destinés à accomplir les basses œuvres du Troisième Reich. Petits délinquants, marginaux ou opposants politiques enfermés dans des camps de concentration, soldats condamnés pour indiscipline, ils n'avaient guère de raisons de servir le régime. Pourtant, quand ils furent incorporés à la brigade Dirlewanger, une unité SS créée en 1940 pour combattre les partisans opérant derrière les lignes allemandes sur le front de l'Est, ils semèrent une véritable terreur, incendiant des villages, violant et pillant sans relâche. En quatre ans, ces quelques centaines d'hommes tuèrent plus de 60 000 personnes – la moitié en Biélorussie –, dont une forte proportion de femmes et d'enfants. Pourquoi ?

Pour Christian Ingrao, l'explication par la « contrainte » ne tient pas, sauf peut-être dans les derniers mois, quand l'augmentation du nombre d'insoumis entraîna un durcissement de la discipline. Au total, rares furent ceux qui rechignèrent à commettre des atrocités. Des témoignages décrivent au contraire leur *« courage insensé »*, la *« possession qui les habit*[ait] *au moment de charger »*. Cherchant à percer le mystère de leur *« consentement »*, l'historien évoque d'abord le *« magnétisme »* exercé par Oskar Dirlewanger, le chef de l'unité.

### « Domination charismatique »

Protégé par Himmler, le chef de la SS, ce nazi fanatique au casier judiciaire chargé (malversations, voies de fait, pédophilie) n'était pas seulement un soudard intrépide. Il tenait aussi à accompagner ses hommes dans leurs beuveries, profitant de ces moments de complicité virile pour asseoir sa *« domination charismatique »* et renforcer la cohésion interne de l'unité. Entre la troupe et ses chefs se tissa ainsi une sorte de *« relation contractuelle »* : *« Les hommes consentaient à partir en opération contre un ennemi qu'ils méprisaient et haïssaient, à charge pour les officiers de leur garantir sécurité physique relative, souplesse disciplinaire au quotidien et confort minimal. »*

La haine et le mépris de l'ennemi : c'est là l'autre élément qui permet d'expliquer la *« violence paroxystique »* déployée par ces combattants. L'examen de leurs techniques criminelles montre en effet qu'ils considéraient leurs victimes comme de simples animaux, les traquant selon des règles analogues à celles de la chasse à l'affût ou à la battue. Ceux qui n'étaient pas directement tués étaient traités comme du *« bétail domestiqué »* : fouettés, brûlés à coups de cigarettes, ils étaient ensuite pendus ou exposés comme des trophées de chasse. Certains furent même enterrés dans des cimetières animaliers.

Face à de telles horreurs, il peut être rassurant de rappeler que Dirlewanger recruta à l'origine des hommes condamnés pour braconnage, comme si leurs compétences les prédestinaient à devenir de bons *« chasseurs d'hommes »*. Rassurant mais faux : non seulement les braconniers furent minoritaires au sein de l'unité, mais ceux qui n'avaient pas leur expérience commirent les mêmes crimes. *« Consciemment ou non, les Allemands avaient calqué leurs méthodes de lutte contre les partisans sur des savoir-faire immémoriaux »*, des *« codes anthropologiques anciens, communs aux cultures européennes depuis l'âge préhistorique »*, analyse Christian Ingrao. Telle est la leçon de ce livre terrible, passionnant parce qu'infiniment dérangeant. ■

THOMAS WIEDER

*(1)* Les Guerres préhistoriques, *éd. du Rocher, 2002.*
*(2)* Les Guerriers de Dieu, *Champ Vallon, 1990, réed. 2005.*
*(3)* 14-18. Retrouver la guerre, *Gallimard, 2000, réed. « Folio », 2003.*
*(4)* Des hommes ordinaires, *Les Belles Lettres, 1994, réed. 2005.*
*(5)* Une saison de machettes, *Seuil, 2003.*
*(6) S21, la machine de mort khmère rouge, sorti en salles en 2004.*

# Un Martien, dix orteils, quelques doutes

Au palmarès des couples infernaux, « doute et certitude » est bien placé. Ces deux-là sont inséparables, engagés dans une altercation séculaire. Ils taraudent la réflexion européenne depuis ses débuts : le partage entre ce qu'on sait et ce qu'on croit savoir hante les philosophes. De Socrate à Wittgenstein, en passant par Pyrrhon et Descartes, les critères de la certitude ne cessent d'être scrutés. Ce qui est certain, est-ce ce qui a résisté à tous les doutes ? Ou bien ce dont on ne peut même pas imaginer de douter ? Y a-t-il quoi que ce soit dans ce cas ? Autour de ces questions, une partie apparemment interminable.

Wittgenstein tente d'y mettre fin. Au soir de sa vie, entre 1949 et 1951, il rédige *De la certitude*, suite de notes, numérotées de 1 à 676, cette dernière griffonnée deux jours avant sa mort. Ce chef-d'œuvre, que la nouvelle traduction française rend avec justesse, peut déconcerter. Il n'expose pas, de manière classique, le développement d'une analyse suivie et ordonnée. Wittgenstein revient plutôt, de séquence en séquence, sur les mêmes difficultés, vues à chaque fois d'un point de vue différent. But : défaire un nœud de faux problèmes enchevêtrés. Moyens : humour et logique, incarnés par des histoires, au premier regard insolites ou loufoques. Exemples :

*« 430. Je rencontre un Martien et il me demande : "Combien d'orteils ont les êtres humains ?" – Je dis : "Dix. Je vais te le montrer", puis je me déchausse. S'il s'étonnait que j'aie su cela avec tant d'assurance sans avoir regardé mes orteils, vais-je dire : "Nous autres, être humains, savons combien d'orteils nous avons, que nous les voyions ou non" ? »*

*« 450. Je suis assis avec un philosophe dans le jardin ; il dit à maintes reprises : "Je sais que ceci est un arbre" tout en désignant un arbre près de nous. Une tierce personne arrive et entend cela, et je lui dis : "Cet homme n'est pas fou. Nous faisons de la philosophie." »*

Ce que tente de dissoudre ainsi Wittgenstein, c'est une fausse conception, typiquement philosophique, du doute et du savoir. Dire, face à un arbre, que nous savons que c'est un arbre, voilà bien une situation qui n'arrive jamais. Si on la fabrique artificiellement, on forge en même temps l'illusion d'un savoir qui ne correspond à rien. De son point de vue, il n'y a pas de sens à dire *« je sais que ceci est ma main »*, ou *« j'ai dix orteils, j'en ai la certitude »*. En fait,

CHRONIQUE
ROGER-POL
DROIT

nous n'y pensons pas. Du coup, ce qui caractérise la certitude n'est pas d'être explicite, mais au contraire de demeurer silencieuse.

Personne ne doute que la Terre existait il y a cent ans. Peut-on dire que chacun d'entre nous le « sait » ? L'homme raisonnable, insiste Wittgenstein, n'a pas certains doutes. Mon nom est-il bien mon nom ? Mes deux mains disparaissent-elles quand je dors ? La langue que je parle est-elle bien celle que je crois parler ? L'adresse de mon domicile est-elle bien celle que je crois ? Autant de questions qu'on se pose seulement si l'on est détraqué, ou philosophe ou, peut-être, Martien. Dans la vraie vie, il en va tout autrement : *« 476. L'enfant n'apprend pas que les livres existent, que les fauteuils existent, etc., – il apprend à aller chercher des livres, à s'asseoir dans des fauteuils, etc. »*

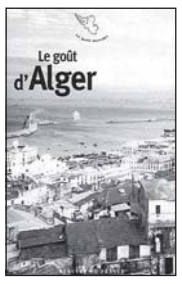
A la certitude comme point d'aboutissement, résultat ou résidu de la grande machine à douter des philosophes, Wittgenstein oppose une certitude-forme de vie, point de départ, évidence animale intégrée à l'action. Elle n'est ni intellectuelle ni conceptuelle. C'est elle qui permet de construire des doutes, elle en constitue la toile de fond. Au commencement est la certitude animale. Si évidente, si ancrée dans l'action et l'usage, si corporelle qu'il faut renoncer à toute idée de la justifier logiquement.

On est en fait encore loin d'avoir pris mesure de cette révolution. A partir de là, toute la question du savoir est à poser autrement. Au *« je sais que je ne sais rien »* de Socrate, au *« que sais-je ? »* de Montaigne, au *« que puis-je savoir ? »* de Kant, il faut ajouter la perturbation de Wittgenstein. Elle se résumerait ainsi : *« Je vis et je sais. »* Variante possible : *« Je ne savais pas que j'avais dix orteils avant qu'un Martien ne me pose la question. »* Reste à savoir si les Martiens, eux, ont des orteils. Combien ? Comment connaissent-ils leur nombre ? Des experts s'en occupent ? Pas sûr. ■

**DE LA CERTITUDE**
**(Über Gewissheit)**
de Ludwig Wittgenstein.

Traduit de l'allemand par Danièle Moyal-Sharrock, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 220 p., 15,50 €.

## ZOOM




**LE GOÛT D'ALGER,** textes choisis et présentés par Mohammed Aïssaoui
Même si ce volume de la collection « Le goût de... » garde sa distribution en trois parties (« Voir », « Vivre » et « Goûter »), c'est une autre division que l'auteur opère entre la ville blanche qui fascine les écrivains européens (Dumas, Montherlant, Camus, Sénac...) et la ville sombre, celle de la décolonisation et des années noires, que dépeignent avec rage ou amertume les écrivains et artistes algériens (Maïssa Bey, Kateb Yacine, Fellag, Y. B.). Entre ces deux visions, on lira avec profit *Alger blessée et lumineuse*, de la journaliste Daikha Dridi (Autrement, 218 p., 19 €), qui offre, loin des idées reçues, à travers des rencontres de personnalités (architecte, éditrice, avocate, musicien, entrepreneur...) un portrait profondément humain de cette ville en pleine renaissance. *Ch. R.*
Mercure de France, « Le Petit Mercure », 136 p., 5,40 €.

**UNE VIE POUR LES AUTRES. L'aventure du Père Ceyrac**, de Jérôme Cordelier
De l'Inde, « Father Ceyrac » a tout connu. Le passé et la modernité. Ce missionnaire jésuite né en 1914 dans un village de Corrèze a croisé les destinées de Gandhi, Nehru, et forcément Mère Teresa. Il a dédié sa vie au sud de la péninsule, au service des intouchables. A Madras, où il a posé son sac pour la première fois, en 1937, il a enseigné, créé des dispensaires, lutté contre la pauvreté.
Aujourd'hui, dans le bruit de cette ville de 13 millions d'habitants, il puise son énergie dans celle de ses compatriotes d'adoption, alors qu'il est meurtri, lors de ses retours en France, par la frilosité sécuritaire qu'il perçoit. Le temps ne semble pas avoir de prise sur cet homme qui ne s'est jamais caché derrière sa vocation. De lui, Jérôme Cordelier, son biographe, dit qu'*« il ne s'arrêtera pas, tant qu'il est capable d'avancer » A. B.-M.*
Perrin, « Tempus », 288 p., 8 €.

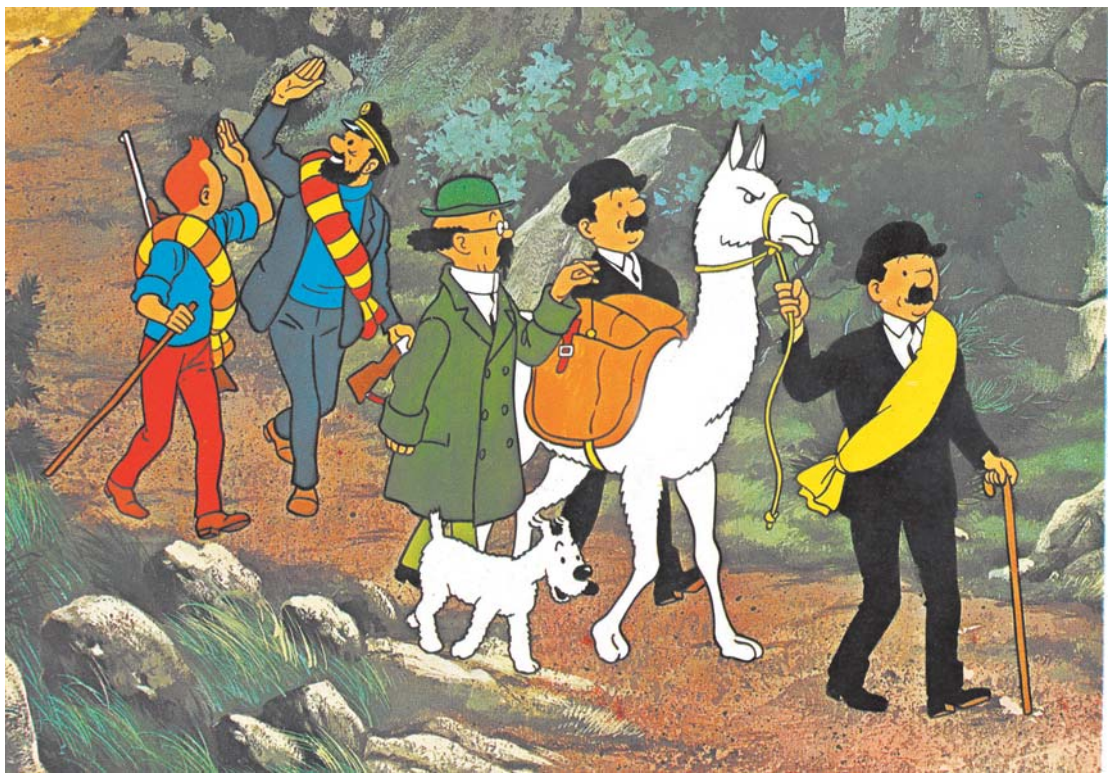
Insaisissables et inépuisables, le jeune reporter bruxellois et son père, Hergé, continuent de fasciner

# Tintin, l'aventure intérieure

*Si je vous disais que dans Tintin, j'ai mis toute ma vie... »*, disait Hergé. Un quart de siècle après la mort de son créateur – décédé le 3 mars 1983 –, le légendaire petit reporter continue de lui survivre, emportant toujours dans ses bagages, aux quatre coins du monde, les tourments et les désarrois, les coups de blues et les coups de génie qui l'avaient, peu à peu, dessiné. Aventurier sans passé, Tintin reste à jamais, aussi, un héros sans avenir, puisque Hergé s'était expressément opposé à ce qu'un autre prenne sa suite. Mais entre ces deux néants, il reste un être, au visage et à la silhouette stylisés à l'extrême, mais à la trajectoire complexe ; un personnage dont l'existence et la destinée continuent d'émouvoir, d'entraîner et de fasciner.

De toutes les gloires de la bande dessinée, le petit journaliste bruxellois est sans conteste – et de fort loin – celle qui a suscité le plus grand nombre d'études monographiques, des dissertations psychanalytiques aux dissections sémiologiques. Il y a beau temps qu'on ne compte plus les exégèses de la geste tintinienne ; d'inspiration inégale, toutes attestent la dimension labyrinthique de l'œuvre d'Hergé, sa profondeur et sa richesse. *« Les aventures de Tintin ont été successivement accaparées par les adeptes de Freud et de Lacan, de la Bible et de Heidegger, des tarots et de la franc-maçonnerie »*, écrit le plus érudit de tous ces experts, Benoît Peeters. La réédition bienvenue de trois pièces maîtresses de la collection « Champs », réunies en un élégant coffret par Flammarion – maison mère de Casterman, l'éditeur historique de *Tintin* – permet aujourd'hui de remonter aux sources de cette exploration (1).

Longtemps, la tintinologie resta une science officielle. Du vivant d'Hergé, deux ouvrages concentraient le savoir disponible sur la genèse et les évolutions parallèles du dessinateur et de sa créature : *Le Monde de Tintin*, de l'écrivain belge Pol Vandromme, paru une première fois chez Gallimard en 1959 puis réédité à la Table ronde en 1994 (repris chez cet éditeur dans « La petite vermillon », 300 p., 8,50 €) – et dont la couverture était illustrée d'un dessin original d'Hergé ; *Tintin et moi, entretiens avec Hergé*, de Numa Sadoul, livre-interview publié en 1975 par Casterman, révisé en 1983 et refondu et augmenté en 2000. Le maître gardait encore une forme de contrôle sur son œuvre.



**Tintin et le temple du Soleil.** DARGAUD FILMS/ ALBUM/ AKG

Lui-même scénariste et écrivain réputé, Benoît Peeters fut sans doute le premier à se lancer en toute liberté dans cette aventure intérieure qu'est la recherche tintinologique. Dans *Le Monde d'Hergé* (Casterman), publié l'année de la mort du créateur de *Tintin*, il racontait l'histoire de chacun des albums et en révélait certains aspects méconnus. Un an plus tard, son examen minutieux des *Bijoux de la Castafiore* (*Les Bijoux ravis, une lecture moderne de Tintin*, Magic Strip, 1984) dévoilait une dimension nouvelle des aventures du héros, pour une fois sédentaire et pris au piège de sa vie de château, comme dans un cauchemar domestique...

### Journaliste sans papier

Après maints travaux écrits et filmés, Peeters a fini par boucler cette boucle en s'attelant à une biographie d'Hergé toute en nuances, qui demeure, malgré l'habileté et la réputation de ses prédécesseurs (Pierre Ajame et Pierre Assouline), le document le plus accompli, le plus rigoureux et, au total, le plus juste sur l'homme et son œuvre. *« L'un des traits les plus frappants de la série,* écrit-il, *est qu'elle constitue un roman de désapprentissage. Quel long chemin a dû parcourir le petit reporter pour en revenir aux compétences d'un individu presque normal ! Dans* Tintin au Tibet, *son héros a peiné sur les hautes montagnes de l'Himalaya, en proie au doute et au découragement. Dans* Les Bijoux de la Castafiore, *il est ému par quelques accords de guitare et effrayé par le cri d'une chouette ; et il lui faut s'égarer sur quelques fausses pistes avant de retrouver l'émeraude de la cantatrice. Mais ce désapprentissage, faut-il le souligner, est la seule formation qui tienne. C'est par cette expérience des limites que Tintin s'arrache à la toute-puissance imaginaire de l'enfance pour atteindre une forme d'humanité. »*

Les exploits de cet enfant-adulte sans ascendance, sans âge et sans sexualité inspirent à Jean-Marie Apostolidès d'autres approfondissements, en particulier sur ses relations avec les autres personnages qui constituent sa « famille » imaginaire. *« Le héros*, note-t-il, *peut tout parce qu'il est l'incarnation du rêve d'un enfant impuissant qui n'accède jamais à l'échange adulte : Tintin ne se marie pas plus qu'on ne le voit accepter d'argent. »* On pourrait ajouter que dans sa recherche de l'universalisme, Hergé a même retiré à sa créature l'exercice de sa profession : le journalisme qui justifie ses premiers voyages est peu à peu occulté. *« Voilà un chic "papier" en perspective »*, lance le petit reporter après avoir entendu à la radio l'annonce d'un vol mystérieux, au début de *L'Oreille cassée* (1938). Dès la parution de l'album en couleurs (1943), l'exclamation sera remplacée par un propos neutre : *« Vite, Milou, au musée ethnographique ! »* Ainsi Tintin restera-t-il à jamais un journaliste sans papier – fût-ce d'identité –, glissant sur le cours de cette *« ligne claire »* qui marque la fluidité et la simplicité du style d'Hergé ; comme le cours d'une eau limpide dont la source est en chaque lecteur, intarissable. ■

HERVÉ GATTEGNO

*(1)* Hergé, fils de Tintin, *de Benoît Peeters ;* Les Métamorphoses de Tintin, *de Jean-Marie Apostolidès ;* Hergé écrivain, *de Jean Baetens, les trois sous coffret, 29,50 € le coffret.*

*Signalons également la réédition de* Hergé. Tintin le Terrible ou l'alphabet des richesses, *d'Alain Bonfand et Jean-Luc Marion (Hachette Littératures, « Pluriel », 140 p., 5,90 €). Chez le même éditeur :* Tintin et le secret de la littérature, *de Tom McCarthy (260 p., 22 €).*

ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, ESSAIS, HISTOIRE, BANDES DESSINÉES, HUMOUR, DESSIN...
59e journée dédicaces
SAMEDI 2 DECEMBRE 2006
DE 14H A 18H A SCIENCES PO
ENTRÉE LIBRE
130 AUTEURS DE RENOM
viennent à votre rencontre
27, RUE SAINT-GUILLAUME 75007 PARIS
MÉTRO : SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, SÈVRES BABYLONE
WWW.JOURNEE-DEDICACES.COM
Culture(s) 01 42 72 10 19

La réédition de l'ouvrage qui imposa Pierre Manent sur la scène intellectuelle

# Comment bien aimer la démocratie

Disciple de Raymond Aron, le philosophe Pierre Manent est l'un des représentants du courant libéral en France. Gallimard vient de rééditer l'ouvrage par lequel ce Toulousain s'est imposé en 1981 sur la scène intellectuelle.

Si l'univers politique dans lequel nous vivons accomplit un régime que Tocqueville observa à sa naissance – la démocratie –, alors la reprise de ses concepts et analyses se révèle indispensable pour comprendre le présent du monde. Il faut, pour ce faire, traverser ses deux grands ouvrages, *De la démocratie en Amérique* et *L'Ancien régime et la révolution*. Manent, dans cette traversée, s'avère le plus subtil des pilotes.

**TOCQUEVILLE ET LA NATURE DE LA DÉMOCRATIE** de Pierre Manent
Gallimard, « Tel », 192 p., 7,50 €.

La démocratie sépare les individus au nom du doublet liberté/égalité. Elle disjoint le corps social en étendant à tout individu la liberté ; elle détruit par là les solidarités, effaçant les influences individuelles. Chacun est désormais son propre centre de gravité, à égalité avec tous les autres. Le rôle de l'art politique : atténuer, à travers les institutions, les dégâts de la démocratie, en reconstituant autrement les liens que la démocratie défait. C'est un travail de Sisyphe. Dans l'aristocratie, ces liens sont donnés, dans la démocratie ils sont à réinventer à chaque instant.

Du fait de l'égalité, la société se sépare des individus, pour parvenir, à travers l'opinion commune, à les régir depuis l'extérieur. En démocratie, l'opinion est le pouvoir social. La pression de l'opinion étouffe la liberté intellectuelle, si vive sous l'aristocratie.

L'*« omnipotence de la majorité »* se manifeste par cette tyrannie de l'opinion à laquelle nul n'échappe. Cependant, cet étiolement de la liberté effective de penser, si symptomatique de la démocratie, ne ressemble pas au conformisme classique. Le conformisme s'appuyait sur les liens et les solidarités hérités ; la tyrannie de l'opinion s'appuie, au contraire, sur l'isolement des hommes. Manent le rappelle, pour l'homme démocratique, *« le contenu de l'opinion importe moins que le fait qu'elle soit celle de la majorité »*.

### Passion du bien-être

Régime inouï, la démocratie conduit à la question anthropologique : mais qu'est-ce que l'homme démocratique ? Essentiellement ceci : il est celui qui voit dans tout homme un semblable. L'homme démocratique, dévoré par la passion du bien-être matériel, est animé par le désir d'acquérir et la crainte de perdre. Tocqueville anticipe Nietzsche avec le constat suivant : la démocratie favorise la paresse intellectuelle, autant que, par le biais de l'opinion, elle paralyse les forces les meilleures de l'humanité. C'est au sein des régimes inégalitaires, en particulier dans l'aristocratie, que certains hommes atteignent au sublime. L'aristocratie favorise les vertus les plus élevées. La démocratie contient un paradoxe : se voulant l'universalisation de la nature humaine sous la figure de l'égalité, elle met en danger, en rabattant l'ambition humaine sur le bien-être matériel, cette même nature humaine. La démocratie – Tocqueville renvoie à la vanité la nostalgie réactionnaire d'un régime aristocratique qui ne reviendra pas – se trouve devant un défi : comment permettre à certains hommes d'atteindre les sommets de l'humain, alors que sa propension la pousse à nanifier l'homme. L'homme démocratique, en effet, n'est-il pas le *« dernier homme »* nietzschéen ?

La démocratie, régime social, ne peut échapper à ses dangers qu'en étant modérée par la politique, qu'a priori son essence exclut. L'extension immodérée de son principe met en danger l'humain, la créativité. L'axe du livre de Manent nous concerne, définissant l'enjeu de la politique aux siècles démocratiques : comment modérer la démocratie afin de préserver la possibilité de l'humain ? Aimer bien la démocratie c'est, conclut l'auteur, *« l'aimer modérément »*. ■

ROBERT REDEKER

ECRIVAINS

les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs
*Pour vos envois de manuscrits:*
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com

Ancien responsable du « Monde des livres », François Bott rend hommage à Bertrand Poirot-Delpech, mort le mardi 14 novembre

# Un prix d'excellence

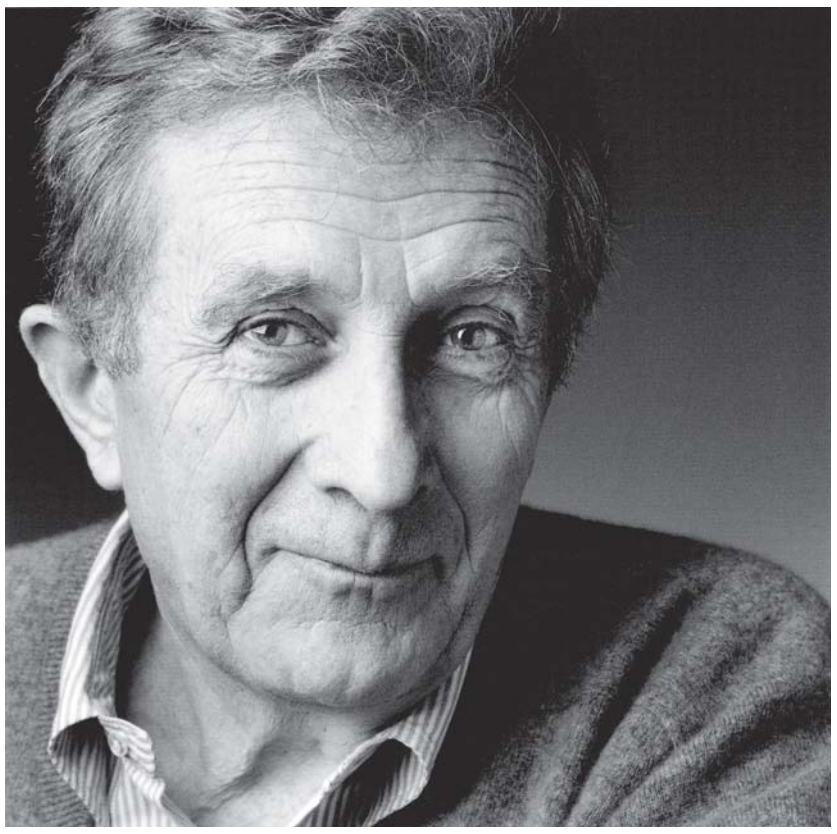
On l'appelait BPD ou Bertrand dans l'intimité et l'effervescence des salles de rédaction. Il était insaisissable. On se demandait ce qui se cachait derrière cette désinvolture, ce sourire narquois, ces pirouettes, cette façon de s'esquiver. Il s'efforçait d'être léger. Il n'arrivait pas à nous le faire croire. Il y avait là-dessous des inquiétudes, des tourments, on ne savait quelle insatisfaction ni quels chagrins, et de la rancune, peut-être, à l'égard de l'existence. C'était l'éternel brillant élève, parfois sale gosse et farceur, avec les manches trouées de ses pull-overs, que Simone Carrier, l'ange gardien du service littéraire, raccommodait en maugréant. Il adorait cela, Bertrand, se faire rabrouer par Simone. C'était un *private joke* de la rue des Italiens.

BPD rendait chaque semaine une copie de prix d'excellence : son feuilleton. C'était impeccable. Il parlait des écrivains comme de gens mythologiques et familiers à la fois, avec leurs livres, leur légende, leurs charentaises et leurs petites misères. Les migraines de Malraux, par exemple, et ses incantations, ses incandescences de commis voyageur des civilisations... Bertrand avait du style dans une époque où le style n'était pas toujours de gauche. Le style, souvent, c'était Nimier, Laurent, Blondin. Mais BPD refusait d'abandonner à la droite littéraire le bon usage de la langue française. Certes, ce n'était pas un soixante-huitard. Il se reconnaissait dans la gauche bien élevée, même si elle portait des pull-overs troués et si elle lisait Jean-Paul Sartre.

Je me souviens des heures que nous avons passées à « enterrer » ce dernier. Penchés sur nos pupitres, Jacqueline Piatier, Bertrand et moi, nous ressentions chaque soir une fraternité de galérien. Car le journal réclamait des papiers sur Sartre, tous les jours. Cela a duré une semaine. Jean-Paul le méritait bien. J'admirais la vitesse à laquelle BPD écrivait les « nécros ». Il trouvait tout de suite le petit détail, le petit fait vrai qui résumait tout le reste. Après, nous buvions une coupe de champagne, tandis que Bertrand jouait de l'accordéon, avec ses airs d'enfant triste égaré dans un bal-musette. ■

FRANÇOIS BOTT

*La nécrologie de Bertrand Poirot-Delpech a été publiée dans* Le Monde *du 16 novembre.*



JEAN-BAPTISTE HUYNH

# La légende du siècle

PAR BERTRAND POIROT-DELPECH

*André Malraux est mort le 23 novembre 1976 à Verrières-le-Buisson (Essonne). Dans* Le Monde *du 24 novembre 1976, Bertrand Poirot-Delpech évoquait la vie et l'œuvre du grand écrivain.*

Les mouches qu'André Malraux semblait chasser sans cesse des yeux et des mains, les voici donc libres de se poser sur son visage, où toute l'angoisse et toute l'intelligence humaines ont fini de tressaillir. Voici éteinte la voix syncopée où se bousculaient à tout propos les dieux et les millénaires. Voici réconciliés le pilleur de temples et le ministre des musées, le terroriste et l'ami des rois, l'aventurier ivre d'action et l'écrivain saoulé de prose.

Même ceux qui n'arrivaient pas à suivre ce culte lyrique de l'essentiel se découvrent, comme le mécréant conscient que le glas sonne pour tout le monde. L'homme qui disparaît et l'œuvre qu'il laisse sont parmi les plus représentatifs de leur pays et de leur temps, les plus exemplaires de notre civilisation en ruine. En eux pourra se lire toute l'aventure de ce siècle pantelant, que la mort de Dieu et l'échec moral des sciences ont obligé à fonder la grandeur de l'homme sur le néant qui l'écrase.

Ce néant qui fige aujourd'hui sa vie en destin – selon sa formule célèbre. – Malraux n'a cessé d'en être obsédé. Dès l'adolescence, il est convaincu, comme Staline le remarquera en soupirant, devant de Gaulle, qu'*« à la fin c'est toujours la mort qui gagne ! »*. Non qu'il écarte l'« hypothèse » de la foi en l'au-delà : il a enterré ses fils à l'église, refusé de visiter le Golgotha « en touriste », et, si on en croit l'ancien aumônier de la brigade Alsace-Lorraine, une lueur de cierge a tremblé dans la nuit de ce grand agnostique. Mais il a toujours proclamé qu'il ne *« s'abaisserait pas à chercher l'apaisement dans la religion »*.

Car il s'agit de rendre supportable un sort qui, pour lui, ne l'est pas. A l'inverse d'un Gide ou d'un Giono, Malraux ne se résigne pas à sa condition de mortel comme à une loi de la bonne nature. Il souffre moins de devoir être dépossédé de la vie que de voir, dans cette limite, le signe de notre impuissance à changer le monde. Il dialogue d'ailleurs moins volontiers avec la notion de mort qu'avec celles, présentes partout dans son œuvre, d'humiliation ou de sacrifice.

Dès les exercices fantaisistes de *Lunes de papier* et du *Royaume farfelu* (1926), l'auteur songe à *La Tentation de l'Occident* (1927), c'est-à-dire aux moyens de combler le vide spirituel laissé en Europe par le XIXe siècle. A qui confier l'héritage ? *« Que faire de l'âme, s'il n'y a ni Dieu ni Christ ? »* Y a-t-il en l'homme quelque chose de plus permanent que le *« cortège ingénu de ses possibilités ? »* Comment échapper aux *« royaumes métalliques de l'absurdité »* ?

Seule solution à ses yeux : l'action. *« On trouve toujours l'épouvante en soi*, observe Tchen dans *La Condition humaine, mais heureusement on peut agir »* ; et Kyo : *« Il est plus facile de mourir quand on ne meurt pas seul. »* Il ne s'agit pas de se fondre dans les nouvelles religions que sont les révolutions, mais de donner à l'action une valeur, presque métaphysique, de pari antipascalien.

A la limite, le seul espoir de *« laisser une cicatrice sur la terre »* ou l'auto-intoxication par n'importe quel projet d'aventurier peuvent tenir lieu de raisons de vivre, comme pour l'orientaliste Vannec lancé, dans la forêt khmère, à la, recherche de *La Voie royale* (1930). *(...)*

### De la fraternité à l'art

Cultiver sa différence et se forger un destin ne suffisent pourtant pas à mater l'angoisse. Seule la fraternité au combat, sans supprimer le tragique de la mort, réussit à l'égaler. D'où *L'Espoir* (1937), qu'inspire à Malraux la guerre d'Espagne. L'individu reste capable de se dépasser et de s'oublier au profit d'un prochain qu'il ne connaît pas. L'humanité pourra donc, peut-être, se passer des dieux, et *« transformer en conscience*, comme le dit Garcia, *une expérience aussi large que possible »*.

Mais le désespoir n'est jamais vaincu une fois pour toutes. Au moment de mourir, dans *Les Noyers de l'Altenburg* (1948), Berger, qui aurait toutes les raisons de se reposer dans la satisfaction du devoir accompli et du service rendu, enrage encore : *« Qu'est-ce que l'homme vient donc foutre sur la terre ? O, flamboyante absurdité ! »*.

La « réponse » que la fraternité de la guerre n'a pas su rendre définitive, le Malraux démobilisé et vacant des années 1944-1958 va la chercher dans l'art comparé. C'est encore sur le sens possible de la vie qu'il demande aux plus lointains chefs-d'œuvre de lui parler, et de dialoguer entre eux au moyen de son *Musée imaginaire* (1952-1955). Que veulent nous dire, d'elles-mêmes et de nous-mêmes, la statue sumérienne ou la Joconde ?

### Dialogues au sommet

Et puisque les siècles ne renvoient jamais que l'écho de nos questions, pourquoi ne pas interroger les contemporains qui ont façonné l'histoire ?

La dernière métamorphose de Malraux sera donc celle de confident des grands de ce monde. Déjà Garine s'était interrogé : *« Quels livres valent d'être écrits hormis les Mémoires ? »* A l'exclusion, bien sûr, de ce qui n'importe qu'aux individus, et qui est négligeable, le ministre du général de Gaulle répète à ses hôtes des *Antimémoires* (1967) la phrase lancinante de Monsieur Teste : *« Que peut l'homme ? »*

> *A l'inverse d'un Gide ou d'un Giono, Malraux ne se résigne pas à sa condition de mortel comme à une loi de la bonne nature*

Et là encore les répliques ne sont jamais que d'autres questions. *(...)* On ne sait d'ailleurs plus au juste qui parle. Qu'elles soient attribuées à de Gaulle – *Les Chênes qu'on abat* (1971), – à Picasso – *La Tête d'obsidienne* (1974) – ou à des interlocuteurs moins augustes – *Hôtes de passage* (1975), – les citations et les formules lapidaires auxquelles condamnent ces échanges d'idées générales paraissent toutes récrites par l'auteur, marquées du sceau de sa propre anxiété et de son art des synthèses hardies, des raccourcis fulgurants.

### Un causeur mirobolant

Cet art de convoquer à tout moment les hauts faits et les chefs-d'œuvre de l'humanité n'a pas que des admirateurs fascinés. On trouve des historiens de l'art pour contester l'érudition époustouflante de Malraux et le sérieux de son comparatisme à tout-va. Gide mettait quelque malice à s'avouer *« trop bête »* pour suivre son jeune ami, et la *« petite dame »* a pu suggérer finement que le sens de l'*« attitude »* l'emportait parfois, chez lui, sur la rigueur du raisonnement.

Simone de Beauvoir n'a pas que des reproches politiques à adresser à l'ancien ministre solidaire de la répression en Algérie ; elle souligne, en philosophe, les limites d'une réflexion qui se borne souvent à sauter d'une idée ou d'un lieu à l'autre, en équilibre sur ses fameux *« Je pense à... »* Tous les tournants de l'épopée humaine ne s'expliquent pas par des sortes de réactions en chaîne dont seuls quelques génies pressentiraient l'alchimie ! Malraux cède enfin à la vieille superstition française, qu'on retrouve de Guitry à Sartre, selon laquelle les secrets de l'existence tiennent peut-être à des aphorismes ou des mots d'auteur, du genre : *« Une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie. »*

C'est pourtant un fait que les plus grands esprits du demi-siècle sont restés pantois devant les acrobaties du causeur que sa femme Clara qualifiait, dès 1925, de « mirobolant ». Les entretiens télévisés des dernières années n'ont donné qu'un aperçu, un peu systématique, de ces envolées visionnaires et titubantes où continents et civilisations s'échangeaient leurs intuitions sur cette bizarrerie fondamentale : l'homme au monde. Signe qui ne trompe pas ; les narquois qu'agaçait ce goût des cimes n'ont le plus souvent réussi, en voulant s'en moquer, qu'à trahir leur regret de ne pas savoir se tenir aussi haut, si longtemps.

### Notre Dostoïevski

S'il lui manquait une justification, cette frénésie de gravité grandiose la trouverait dans le genre littéraire qu'elle a engendré.

Malraux restera l'écrivain qui a cassé le cadre du roman bourgeois pour y faire entrer l'histoire planétaire, l'action politique et les interrogations tragiques qui s'y attachent. Au moins deux générations ont été marquées à vie par cette irruption du réel social et de la philosophie pratique dans la littérature. Tout en se défendant de suivre l'auteur de *La Condition humaine*, un écrivain militant comme Régis Debray n'a pu éviter, avec *L'Indésirable*, de se placer dans la lignée, qu'il récusait, du reportage doublé de constants débats d'idées.

S'il fallait chercher des antécédents, c'est sans doute, après Nietzsche, du côté des Russes qu'il faudrait se tourner, et précisément vers Dostoïevski. Les personnages de Malraux ont en commun avec ceux de *Crime et châtiment* ou des *Frères Karamazov* de représenter exemplairement, à travers un vécu romanesque, les divers aspects possibles de l'aventure humaine.

La présence obsédante de cette aventure est enfin à la source du style.

On peut évidemment sourire des excès auxquels elle conduit. *(...)* Mais pourquoi se refuserait-il, et nous refuserait-il, le bonheur de penser et de sentir au-delà du sens des mots, grâce à leur musique ? Il vient en effet un moment, de préférence vers les fins de chapitre, où la prose de Malraux s'exalte elle-même du souffle qu'elle produit, s'enfle comme un éloge funèbre sous une pluie glacée, entre en vibration comme une armée au pas sur un pont, ou se repaît de ses propres sons, cloche de bronze longtemps vrombissante après que le battant a cessé sa course. Nous ne sommes pas près de quitter cette zone de retentissement de sa parole haletante.

*« J'ai pris mon siècle sur mes épaules et j'ai dit : "J'en répondrais" »*, hurle avant de mourir le héros des *Séquestrés d'Altona*. Hugo d'un siècle dont Sartre serait le Voltaire, Malraux en aura vécu et écrit, à lui seul, la légende. ■

## AGENDA

LE 24 NOVEMBRE.
**ÇETIN. A Paris,** les éditions de L'Aube et l'association Migrations et culture de Turquie organisent une soirée sur le thème « Mémoires de grands-mères », avec Fethiye Çetin, Esther Heboyan et Louis Carzou (à 18 h 30, 20, rue de la Pierre-Levée, 75011 ; rens. : 01-43-57-76-28).

LE 30 NOVEMBRE.
**INTIME. A Paris,** à la BNF, « Editer l'intime ? », journée d'étude consacrée à la publication de l'intime, avec notamment Claire Paulhan, Françoise Simonet-Tenant et Catherine Violet (de h 30 à 18 heures, site François-Mitterrand, 75013).

LE 30 NOVEMBRE.
**MORRISON. A Lyon**, les éditions Christian Bourgois et l'association des Amis de la Villa Gillet invitent à rencontrer Toni Morrison (à 19 h 30, à l'institution des Chartreux, 58, rue Pierre-Dupont, 69001 ; rens. : www.villagillet.net).

## LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

**LITTÉRATURES**
**DONNANT DONNANT, Poèmes 1960-1989,** de Michel Deguy (Poésie/Gallimard).
**BLANC SUR NOIR,** de Kriss Nelscott (éd. de L'Aube).
**TOURS D'ITALIE,** d'Anna Maria Ortese (Actes Sud).
**DEUX LARMES DANS UN PEU D'EAU,** de Mathieu Riboulet (Gallimard).
**LES VIGNES DE BERLIN,** de Daniel Rondeau (Grasset).
**MOI QUI SUIS NÉ TROP TARD,** de Marcel Schneider (Grasset).
**SALLE D'EMBARQUEMENT,** de Chad Taylor (éd. Christian Bourgois).

**ESSAIS**
**FAIRE USAGE : LA PRATIQUE DU STOÏCISME,** de Thomas Bénatouïl (Vrin).
**VAINCRE LES PEURS,** de Luc Ferry (Odile Jacob).
**LES ÉTATS-UNIS,** dir. Denis Lacorne (Fayard/CERI).
**C'ÉTAIT ANTONIN ARTAUD,** de Florence de Mèredieu (Fayard).
**DE LA CULTURE EN AMÉRIQUE,** de Frédéric Martel (Gallimard).
**SALUT AU GRAND SUD,** d'Erik Orsenna et Isabelle Autissier (Stock).
**DIALOGUES PYTHIQUES,** de Plutarque (GF-Flammarion).

Recueil d'un psy

*«La pratique homosexuelle est à classer dans le tableau des perversions, car c'est, ne l'oublions pas, une perversion sexuelle tout comme le voyeurisme, l'exhibitionnisme, etc., partant de là, nous savons que les perversions se situent entre névroses et psychoses...»*

*Recueil d'un psy* est à la fois un livre et un support de travail pour les personnes en traitement. L'idée est de répondre d'une manière claire aux multiples questions posées. Le respect et la qualité du travail le différencie de certains ouvrages véhiculant une psy commerciale.

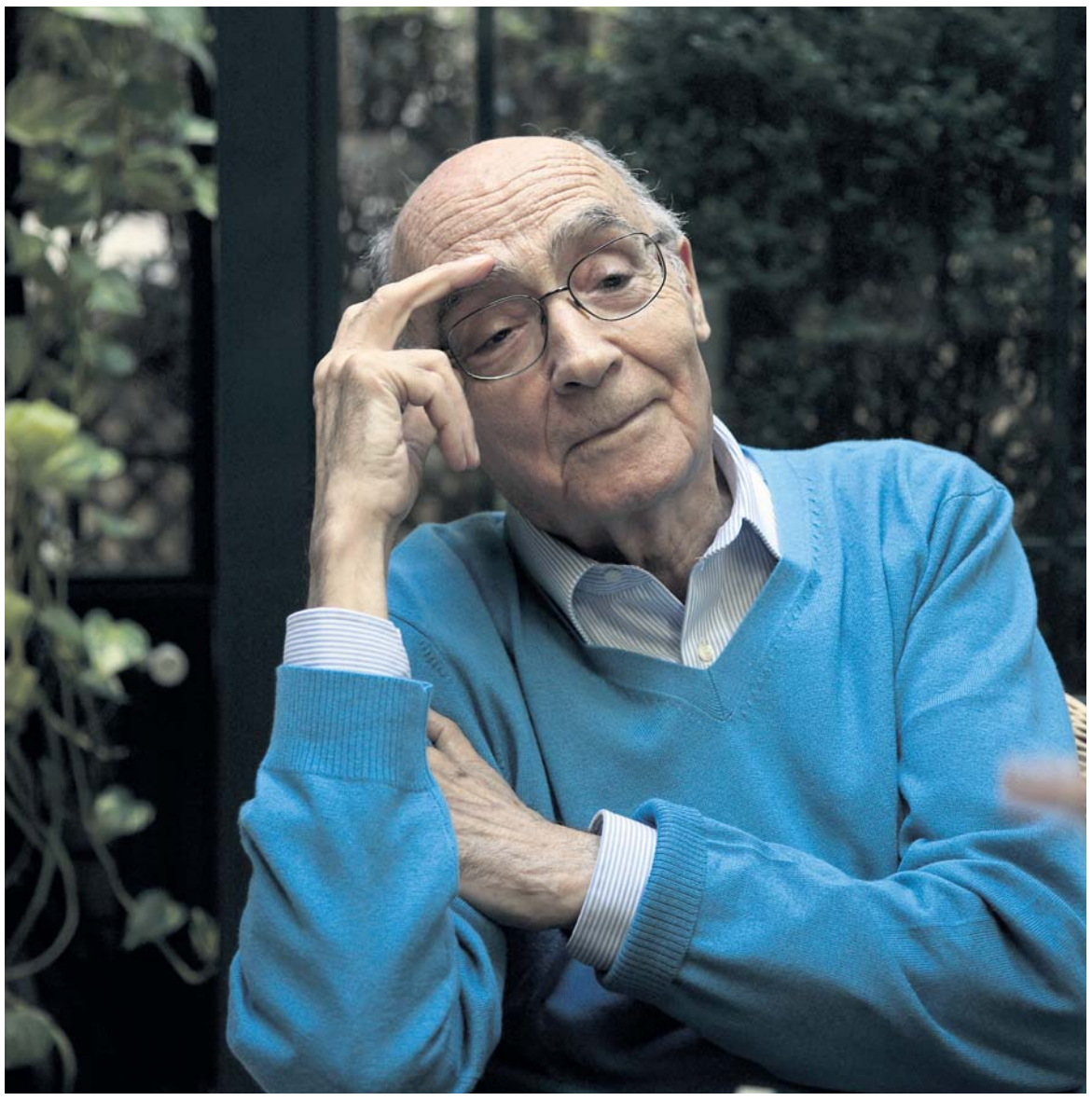
Farid Ben, psychanalyste et sexologue diplômé de la faculté de Montpellier, est membre de l'association de psychanalyse freudienne. Il exerce en cabinet, et a organisé également des conférences à destination du grand public.

Disponible dans les librairies.

# José Saramago

# « Nous ne vivons pas en démocratie »

Le Prix Nobel de littérature, qui vient de fêter ses 84 ans, publie avec « La Lucidité » son ouvrage le plus politique et, dit-il, « le plus subversif »



BRUNO BARBEY/MAGNUM POUR « LE MONDE »

**Après votre prix Nobel en 1998, vous êtes-vous senti investi de responsabilités nouvelles ?**

Bien sûr, car j'étais le premier écrivain de langue portugaise à recevoir cette distinction. De ce fait, j'ai senti le devoir de me mettre à hauteur de presque un siècle de littérature portugaise en me rendant disponible à tous. Je suis allé partout où l'on m'invitait, au Brésil, au Mozambique et bien évidemment au Portugal (1). Même si cela fut éprouvant, voir la joie et la fierté de ces gens – qui pour certains ne m'avaient sans doute pas lu – m'a vraiment rendu heureux : j'avais accompli mon devoir d'écrivain et de citoyen. Pour le reste, ce prix n'a rien changé. Je suis resté le même homme. Il m'arrive d'ailleurs de me surprendre moi-même en me disant : « Tu as le Nobel ! »

**Si vous utilisez toujours la fable ou l'allégorie, on sent depuis *L'Aveuglement* (2) que vous vous confrontez davantage à la réalité.**

Après *L'Evangile selon Jésus* (3), j'ai eu le sentiment qu'un cycle s'achevait, sans en avoir réellement conscience. J'avais une image que j'appelle « la statue et la pierre ». La statue étant la surface et la pierre, la matière. Or, jusqu'à ce livre, je ne faisais que décrire la surface de la statue. Avec *L'Aveuglement* et les romans suivants, je suis passé à l'intérieur de la statue, là où la pierre ne sait pas qu'elle est une statue. Au fond, ma démarche est d'essayer d'aller toujours plus loin dans le questionnement qui est le mien : « Qu'est-ce que ça veut dire, la vie ? »

***La Lucidité* se lit comme une suite de *L'Aveuglement*. Etait-ce prémédité ?**

Absolument pas. Lorsque j'ai débuté *La Lucidité*, je ne pensais pas à la possibilité ou à la nécessité de relier ce livre à *L'Aveuglement*. Et puis, au cours de la rédaction, je me suis rendu compte que cela était inévitable car la situation exceptionnelle de cécité qu'avait connue la ville que j'avais inventée, les souffrances qu'elle avait endurées, pouvaient être guéries par une prise de conscience. A travers cette métaphore, j'explique que le regard ne fait que passer à la surface des choses. Il faudrait donc s'arrêter un peu, s'asseoir, faire silence, réfléchir, et pas seulement sur les conséquences de l'aveuglement qui a cours aujourd'hui, mais sur ses causes.

**Diriez-vous que *La Lucidité* est votre livre le plus politique et le plus subversif ?**

Il y a toujours une intention politique dans mes romans, mais c'est vrai que celui-ci est le plus directement politique parce qu'il parle du vote blanc et, de ce point de vue, il est le plus subversif. Au Portugal, beaucoup d'articles ont été d'une grande violence, voire intolérants. On m'a accusé de vouloir détruire la démocratie. J'en ai déduit que le vote blanc faisait peur. Lors d'une présentation du livre, l'ex-président de la République portugaise, Mario Soares, s'est exclamé : *« Vous ne comprenez pas que 15 % de votes blancs seraient déjà la débâcle de la démocratie. »* La vraie débâcle serait 50 % d'abstentions, car, dans le vote blanc, il y a une démarche, un acte volontaire de l'électeur. Pour autant, je ne fais pas la propagande du vote blanc, simplement à travers les citoyens, je dis : « Ce que vous nous proposez n'est pas suffisant, il faut inventer autre chose. Et de grâce, sauvons la démocratie ! » Je sais, cela peut sembler paradoxal que ce soit un communiste qui tienne ces propos [engagé au Parti communiste en 1959, José Saramago a participé à la révolution des œillets, en 1974]. Il m'arrive encore d'entendre : « Un communiste veut et voudra toujours détruire la démocratie. » Mais ce n'est pas le cas, au contraire.

**Comment jugez-vous ces réactions ?**

Nous vivons à une époque où l'on peut tout discuter mais, étrangement, il y a un sujet qui ne se discute pas, c'est la démocratie. C'est quand même extraordinaire que l'on ne s'arrête pas pour s'interroger sur ce qu'est la démocratie, à quoi elle sert, à qui elle sert ? C'est comme la Sainte Vierge, on n'ose pas y toucher. On a le sentiment que c'est une donnée acquise. Or, il faudrait organiser un débat de fond à l'échelle internationale sur ce sujet et là, certainement, nous en arriverions à la conclusion que nous ne vivons pas dans une démocratie, qu'elle n'est qu'une façade.

**Pour quelles raisons ?**

Bien sûr on pourra me rétorquer que, en tant que citoyen et grâce au vote, on peut changer un gouvernement ou un président, mais ça s'arrête là. Nous ne pouvons rien faire de plus, car le vrai pouvoir aujourd'hui, c'est le pouvoir économique et financier, à travers des institutions et des organismes comme le FMI (Fonds monétaire international) ou l'OMC (Organisation mondiale du commerce) qui ne sont pas démocratiques. Nous vivons dans une ploutocratie. La vieille phrase, *« la démocratie, c'est le gouvernement du peuple par et pour le peuple »*, est devenue *« le gouvernement des riches par les riches et pour les riches »*.

**Dans *L'Histoire du siège de Lisbonne*, l'un de vos personnages dit : *« Bénis soient ceux qui disent non, car le royaume de la terre devrait leur appartenir. (...) Le royaume de la terre appartient à ceux qui ont le talent de mettre le "non" au service du "oui". »* C'est ce que vous illustrez ici ?**

« Non » est pour moi le mot le plus important. D'ailleurs, chaque révolution est un « non ». Mais, le problème de la nature humaine c'est que petit à petit ce « non » devient un « oui ». Il arrive toujours un moment où l'esprit de la révolution, la pureté qu'elle porte, est dénaturé et où après vingt ou trente ans, la réalité devient tout autre. Et, malgré tout, on continue à parler d'une révolution qui n'existe plus. C'est comme la liberté : que de crimes ont été commis en son nom...

**L'eurosceptique que vous êtes a dû être satisfait du non que la France a opposé au projet de Constitution européenne ?**

Je ne sais pas quelle France a voté cela, mais j'ai beaucoup aimé ce sursaut. D'un point de vue culturel, la France est pour moi d'une importance fondamentale, même si je pense qu'elle a laissé tomber son rôle de phare. Si vous réussissez à le récupérer, ce serait formidable pour l'Europe et le monde.

*« La vieillesse n'est pas une condition à la liberté, tout au contraire. Néanmoins, dans mon cas, j'en suis arrivé à la conclusion qu'elle m'a accordé plus de libertés. Ce qui m'a conduit à devenir plus radical, comme l'illustre ce livre où j'ai mis en épigraphe : "Hurlons, dit le chien." Ce chien, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous »*

**Vous dénoncez dans *La Lucidité*, l'instrumentalisation par certains Etats du terrorisme et de la peur...**

Cette instrumentalisation existe depuis toujours. Le 11-Septembre l'a simplement rendue plus visible. Dans une légitime défense contre le terrorisme islamique et les méthodes qu'on utilise, il y a aussi du terrorisme d'Etat. Les Etats-Unis le savent, tout comme nous. Le problème, c'est que cela paraît normal. Il n'y a pas de surprise : chaque fois qu'un gouvernement utilise des mesures d'exception au nom du terrorisme, il répond avec une autre forme de terrorisme.

**Avec ce roman, on voit que vous êtes fidèle à votre devise : *« Plus on est vieux, plus on est libre, plus on est libre, plus on est radical »*...**

La vieillesse n'est pas une condition à la liberté, tout au contraire. Néanmoins, dans mon cas, après réflexion, j'en suis arrivé à la conclusion qu'elle m'a accordé effectivement plus de libertés. Ce qui m'a conduit à devenir plus radical comme l'illustre ce livre où j'ai mis d'ailleurs en épigraphe : « Hurlons, dit le chien. » Ce chien, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous. Jusqu'alors nous avons parlé, nous nous sommes exprimés sur de multiples sujets sans nous faire véritablement entendre. C'est pourquoi, il faut à présent hausser le ton. Oui, je crois que le temps du hurlement est venu. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTINE ROUSSEAU

*(1) Suite à la réception houleuse de* L'Evangile selon Jésus, *José Saramago a choisi de vivre depuis 1992 sur l'île de Lanzarote, en Espagne.*
*(2) Ce livre publié au Seuil en 1997 et repris en « Points » (n° P722) va faire l'objet d'une adaptation au cinéma par le réalisateur brésilien Fernando Meirelles.*
*(3) Seuil, 1998, et « Points » n° P723. Signalons également la parution en poche de* L'Autre comme moi *(« Points », 348 p., 7 €).*

## Une révolution blanche

**LA LUCIDITÉ**
**(Ensaio sobre a Lucidez)**
de José Saramago.

Traduit du portugais par Geneviève Leibrich, Seuil, 354 p., 22 €.

En cette période qui conduira dans quelques mois les Français à élire un nouveau président, voici un livre qui ne pouvait tomber mieux. Drôle, sarcastique, mais également sombre dans ses attendus, le nouveau roman de José Saramago (son quatorzième traduit en français) est, sous les dehors d'une fable – genre qu'il affectionne –, un livre de colère et de dénonciation contre un système démocratique qu'il estime dévoyé.

Tout débute dans la capitale d'un pays imaginaire, celle-là même dont les habitants, dans *L'Aveuglement*, furent victimes d'un terrible et inexplicable phénomène de cécité. Pour l'heure, c'est une nouvelle épidémie qui semble toucher la ville au soir d'une élection municipale : les résultats affichent 70 % de votes blancs et toute la classe politique se trouve partagée entre stupéfaction et incompréhension. Immédiatement, le premier ministre réagit en ordonnant la tenue de nouvelles élections. Malgré les appels à la raison, relayés par les médias, le dimanche suivant, la sanction tombe, sans appel avec, cette fois, 80 % de bulletins blancs. Face à ce *« coup brutal porté à la normalité démocratique »*, le gouvernement, réuni en urgence, ébauche des hypothèses (menace terroriste, conspiration d'un groupe subversif...), s'interroge sur la conduite à tenir, et enfin décrète l'état d'exception.

Censure, infiltration des prétendus *« blanchards »*, arrestations, interrogatoires, rien n'y fait. Pis, la population impassible, murée dans le silence, sûre de son bon droit civique, se met à arborer des badges rouge et noir où il est écrit : *« J'ai voté blanc. »* Irrité devant cette nouvelle provocation, le gouvernement décide cette fois d'instaurer l'état de siège avant, paniqué, de plier bagages lors d'une nuit des plus cocasse et singulière.

### Jeux sémantiques

Pour endiguer la *« peste blanche »*, un cordon sanitaire est placé autour de la ville scélérate qui ne sombre pas dans le chaos espéré. Malgré des tentatives de déstabilisation allant de la grève à l'attentat.

L'arrivée d'une lettre anonyme désignant une femme, épargnée lors de *L'Aveuglement*, comme probable cerveau des « blanchards » va précipiter le dénouement. Et le drame où va être entraîné, outre cette femme et son chien, un commissaire trop lucide pour mener à bien sa mission...

D'un aveuglement à l'autre, d'une prise de conscience à l'autre, ainsi navigue-t-on dans ce roman dense, sinueux, parsemé de digressions, d'adresses au lecteur, de dialogues (les conseils des ministres s'offrent comme des morceaux de choix), de jeux sémantiques, de détournement des codes du polar et du récit d'espionnage.

Subversif en diable, ce roman si bien nommé est un petit bijou d'intelligence et d'humour, dont on ne saurait trop conseiller la lecture à chacun. A commencer par les politiques de tout bord. ■

CH. R.